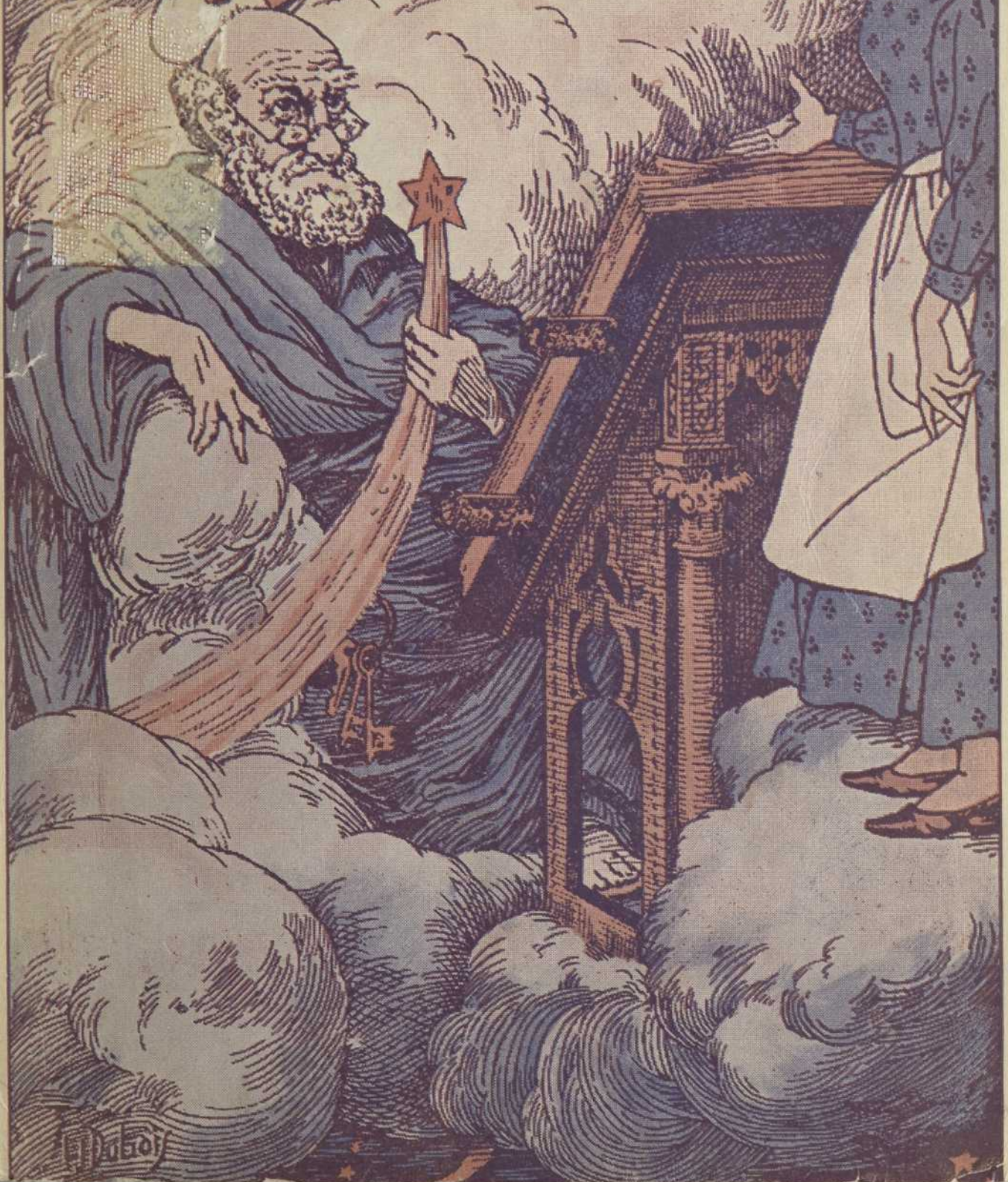


EUGÈNE ACHARD

C843.52  
A1762con  
1951

# LES ITES DU RICHELIEU







Bibliothèque Nationale du Québec

*Claude Guérin*

**LES CONTES DU RICHELIEU**



## DANS LA MÊME SÉRIE

L'Homme Blanc de Gaspé  
Sur le grand fleuve du Canada  
Le grand chef de Stadaconé  
Sur les Hauteurs de Charlesbourg Royal  
Le Vice-Roi du Canada  
La Fée des Erables  
Les naufrages du Saint-Laurent  
La grande découverte de l'Ouest Canadien  
Les grandes légendes de l'histoire  
Les contes du Richelieu  
Le Trésor de l'Ile-aux-Noix  
Aux jardins du Richelieu  
Les contes du Saint-Laurent  
Aux quatre coins des routes canadiennes  
Les contes de la Claire Fontaine  
Ce que raconte le vent du soir  
Aux temps des Indiens Rouges  
Les contes de la forêt canadienne  
George VI, roi du Canada  
À travers le monde  
Sur les chemins de la mer  
Les Pèlerins de la Grande Escarboucle  
L'Héroïne de Châteauguay  
Les contes de l'Oiseau bleu  
Les grands noms de l'Histoire Canadienne  
Sur les chemins de l'Acadie  
À travers le Canada  
Le Mississipi, père des eaux  
Ceux qui régissent le monde  
Rois sans couronne  
Terre de brume et de soleil  
Sur les pistes du grand désert blanc  
La randonnée de l'Oiseau-Mouche



Eugène ACHARD

# LES CONTES DU RICHELIEU

Je ne sais pas très bien ce que c'est que le monde,  
Mais j'ai chanté, pour ma vallée, en souhaitant,  
Que dans chaque vallée un autre en fasse autant.  
EDMOND ROSTAND.

(Chanteclerc, Acte II, Scène 3)

MONTREAL  
ÉDITIONS BEAUCHEMIN  
1951





Tous droits réservés par Eugène Achard  
Ottawa, 1951.

C 843.52

CAJF62can

1951





## LA PUCE

Il y avait une fois... Rien que ce début vous annonce qu'il s'agit d'une histoire dans le genre de celles que l'on vous racontait, pour vous endormir, quand vous n'étiez pas plus haut que ça et que votre première *prise de culottes* était encore toute fraîche dans votre mémoire toute neuve ; une de ces histoires, enfin, comme seules les grand'mères savent en raconter et qui perdent toute leur saveur en passant par d'autres lèvres. Aussi vais-je laisser la parole à *mémère* et vous transcrire simplement son récit, tel que je l'ai entendu, tel du moins que je me le rappelle, car, hélas ! mémère n'est plus là pour m'aider ; elle dort, là-bas, dans le cimetière, à l'ombre de la croix, sous le grand orme en bordure de la haie, près du ruisseau qui murmure inlassablement aux morts ses *de profundis* mélancoliques, avant de les jeter au Richelieu, quelques arpents plus loin.

Il y avait donc une fois, à Saint-Jean-sur-Richelieu, près du Canal, une brave femme qu'on surnommait la *Puce*. Pourquoi l'avait-on nom-



mée ainsi? A vrai dire, je n'en sais rien, et mémère non plus; mais en ce temps-là — comme aujourd'hui encore — on donnait facilement aux gens des surnoms qui expliquaient d'une manière plus ou moins précise, leur caractère moral ou leur aspect physique.

C'est ainsi que son mari, le gros Gervais Laframboise, avait été surnommé le *Bouddha*, parce que, bas sur pattes, il était précédé d'un gros ventre et que, le dimanche, lorsqu'il fumait silencieusement sa pipe, assis sur la *galerie*, il avait toujours la tête baissée, à moitié endormi, comme ces dieux de l'Inde éternellement perdus dans la contemplation de leur nombril.

Quant à celui de notre héroïne, il signifiait peut-être qu'elle était comme ces petites bêtes, nos proches voisines, si intéressantes dans leur grâce sautillante, si désagréables dans leur soif sanguinaire.

En tout cas, c'était une brave femme! Je veux dire honnête d'abord et, aussi, ardente à l'ouvrage... et qui savait commander chez elle! ... Elle avait bien, par ci par là, quelques petits défauts — qui de nous n'en a pas? — et, parmi tous ces petits, un grand, mais qu'il lui jette donc la première pierre celui qui, parmi tous ses petits défauts, n'en a pas un grand et même deux, quand ce n'est pas trois!... Et puis, quelle vaillante femme!... Ah! je vous assure que le gros Gervais en avait fait une belle acquisition, le jour où, par-devant M. le curé de Saint-Jean, il lui avait passé au doigt l'anneau conjugal. Il est vrai que



si la Puce avait accepté l'anneau de servitude, elle s'était par contre adjugé les culottes du commandement dans le ménage Laframboise et ne se faisait pas faute, à l'occasion, de le faire savoir à qui de droit!... Mais encore une fois, qu'elle était vaillante!...

Tous les matins que le bon Dieu faisait, elle était debout avant les poules, au premier coup de l'Angélus qu'elle récitait dévotement, avec un signe de croix auquel on aurait peut-être bien pu reprocher de refouler un peu et de ne pas aller chercher assez loin le Fils ou le Saint-Esprit... mais quel est celui d'entre nous à qui on ne pourrait pas faire le même reproche?... Alors, n'est-ce pas, médecin, guéris-toi toi-même!...

Aussitôt levée, notre fine Puce s'attelait à la besogne quotidienne et je vous dis que ça y allait!... D'un tour de main, elle avait allumé le feu en posant dans le poêle, sur une feuille de journal chiffonnée en boule, quelques bûchettes de sapin dont la bonne odeur de résine se répandait dans toute la maison et allait dire à chacun dans son lit: "Le feu est allumé, allons, lève-toi."

Le feu allumé, en deux temps, trois mouvements, la Puce avait tourné le café, moulé le beurre, placé les patates dans la casserole et commencé à *mettre* la table. Elle montait ensuite secouer ses deux "grandes" qui s'écoutaient un peu trop et aimaient à traîner au lit, le matin. Vigoureusement elle avait décrassé son *dernier*, un gros garçon, qui tenait du père, *marchait* sur



ses dix ans et suivait le catéchisme pour la communion solennelle, le tout sans se presser, persuadé qu'il arriverait à ses dix ans tout seul et à la communion solennelle par la grâce de sa mère. Celle-ci, vivement, l'avait attelé au coin d'une table, dans le salon, pour qu'il termine ses devoirs et repasse son catéchisme, afin qu'il ne lui fasse pas honte, le jour de l'examen, comme cela était arrivé à la mère Eusébie Poirette qui avait eu le sien refusé à la première communion, l'année précédente, et devait le faire *marcher* encore cette année, malgré ses douze ans bien comptés. Ah! l'on a des soucis, quand on est mère de famille, vous savez!

Enfin les deux "grandes" étaient descendues — après y avoir mis le temps —. On allait alors aider le père à traire les vaches et à préparer le lait pour le train de sept heures et demi, car, en ménagère pratique, la Puce avait trouvé le moyen d'envoyer son lait à un laitier de Montréal, au lieu de le porter simplement, comme les autres, à celui de Saint-Jean, qui était plus proche, c'est vrai, mais le payait moins cher.

Cela fait, et comme allait sonner huit heures, elle avait ramassé tout son monde à table, pour le déjeuner, afin que personne ne fût en retard, soit à l'école, soit à la "Corticelli" où ses deux grandes filles travaillaient.

Pour elle, il lui restait encore bien des occupations jusqu'au dîner et s'il fallait vous les



énumérer toutes, en passant par les poules, les gorets et le linge à raccommoder, je n'en finirais plus.

Comme vous le voyez, la liste des qualités de notre Puce est vraiment longue, si longue que j'allais oublier de vous parler du fameux défaut. Vous savez? ... le grand! ... Vous ne le connaissez pas? On voit bien que vous n'êtes pas de Saint-Jean! Alors il faut que je vous dise? ... Penchez un peu votre oreille. Eh! bien! Voilà, notre Puce, si agile, si alerte, si vive, si guillerette en toute chose ... arrivait souvent en retard à la messe, le dimanche! ... Comment cela pouvait-il se faire? ... Ah! demandez-moi autre chose! — Bah! me direz-vous, ce n'est pas un si grand défaut que ça — Ouais! Demandez donc à monsieur le Curé un peu pour voir! Et quand je dis *souvent*, c'est une manière d'adoucir, c'est *toujours* que je devrais mettre, si je voulais m'en tenir à la stricte vérité. Ne lui arriva-t-il pas même, certain dimanche, d'entrer à l'église juste au moment où l'enfant de chœur carillonnait de la sonnette pour l'élévation! Un autre dimanche, ce fut encore pis: le prêtre se tournait vers les fidèles pour leur dire, avec le grand geste de la bénédiction, des mots latins qui signifiaient: "Allez-vous en, la messe est dite", quand il aperçut notre Puce qui franchissait le seuil de la porte. Elle eut bien honte, par exemple: toute rouge, elle cherchait à se faufiler sans être aperçue; mais ce fut à ce moment, dans les



bancs et dans les allées, un si grand remue-ménage de la part des gens qui se hâtaient pour sortir, que la Puce, reprenant son air indifférent, réussit à faire croire qu'elle aussi s'en allait. Et comme c'était la dernière messe! ... Je n'en dis pas plus long, n'est-ce pas, vous comprenez?

Oh! sans doute, ce n'était pas tous les dimanches comme celui-ci, mais enfin ... Et pourtant, la terre des Laframboise touchait au village; à peine avait-on quelques arpents à faire pour se rendre à l'église! Ah! le proverbe a bien raison: "Près de l'église, loin de Dieu".

Loin de Dieu? Non, ce n'était pas le cas de la Puce, car elle était bonne chrétienne, après tout, quoiqu'un peu ronde avec le bon Dieu. Mais voilà, elle avait toujours quelque chose à faire au moment de partir, et surtout ... ah! ... surtout! ... elle était un peu coquette! ... Ah! mon Dieu! qu'ai-je dit? Et oui, pourtant, c'est vrai, la Puce était coquette et c'est parce qu'elle mettait trop de temps à s'attiffer, qu'elle arrivait si souvent la messe commencée!

Précisément, voici le premier coup qui sonne. La Puce se précipite dans sa chambre pour s'habiller. Mais on n'en finit plus de passer toutes ces jupes, jupons, corsages, tous ces mille riens que la vanité féminine a ajoutés au costume plutôt sommaire de notre première mère, au temps lointain du paradis terrestre. De telle façon que notre Puce en est encore à ajuster son chapeau lorsque sonne le dernier coup — "Ah! mon Dieu, voilà le nœud de mon ruban qui se



défait... vite une épingle!... je suis sûre que le bedeau a dû sonner un peu avant l'heure. Il est toujours en avant, le bedeau!... En tout cas, il faut bien laisser aux hommes le temps d'entrer et on sait qu'ils ne sont pas pressés!... Allons bon! encore un crochet qui est cassé!... et cette touffe de cheveux qui tombe... Peut-être bien que les cierges ne sont pas encore allumés, sans compter qu'il y a l'aspersion; ce n'est pas la messe, l'aspersion... à preuve que le prêtre change d'ornements... Il faudra bien que, moi aussi, je change de blouse, celle-ci commence à se fripper... Si c'est Toine Gaillet qui chante l'introït, j'ai le temps, il n'en finit plus de traîner sur les mots et de soupirer sur les alleluias... Où est mon peigne à écaille à *c't'heure*... Bon! une tache sur la joue... Les mouches ne sont plus à la mode, sans quoi!... vite un peu d'eau, et puis de la poudre... là... je ne suis pas tant mal que ça!... Ah! quand j'étais *jeunesse*... et après avoir tourné deux ou trois fois, en souriant, devant la grande glace taillée de son armoire, la Puce partit enfin, en courant, pour arriver... au beau milieu du sermon.

Du haut de la chaire, M. le curé, qui l'avait reconnue, lui fit les gros yeux et resta bien deux minutes sans rien dire: tout le temps qu'il lui fallut, pour que, rouge de honte, elle gagnât son banc, du côté de l'épître, bien en face de la statue de saint Pierre qui, lui aussi, semblait la regarder d'un air sévère. La sueur perlait au front de notre



Puce, rien qu'à voir ces yeux noirs en bronze, fixés sur elle.

Après une courte prière à genoux et un signe de croix qui *refoulait* énormément, elle se hâta de s'asseoir et fut contente d'être enfin comme tout le monde. Après quelques instants passés à parcourir d'un œil rapide les toilettes voisines, la Puce se recueillit et commença à sentir la mollesse du banc rembourré. Qu'on était donc bien là, après une course rapide, tandis que le bedeau parcourait les allées pour réclamer le prix des places, et que là-haut, dans la chaire, Monsieur le curé gesticulait en continuant son sermon ! La Puce, un peu distraite, regardait, en face d'elle, la noire statue du Prince des apôtres qui semblait la menacer maintenant de son regard sévère et de ses deux doigts levés.

La chaleur était accablante. Derrière elle, le gros Aurèle ronflait comme un tuyau d'orgue. Et voilà que, tout à coup, elle aussi se sentit gagner par le sommeil ; c'était une fatigue énorme, un malaise qui lui montait au cœur, la serrait à la gorge, l'étouffait... et, sans qu'elle ait pu pousser un cri, avant qu'on ait eu le temps de lui porter secours, la Puce avait trépassé...

\*

\*

\*

Comment elle fut reçue, la pauvre Puce, quand elle entra dans l'autre monde, c'est ce qu'il est difficile d'expliquer, même dans une légende.



On dit pourtant que la brave femme, après avoir subi le terrible jugement de Dieu, après avoir fait ensuite un stage raisonnablement long au purgatoire, arriva enfin à la porte du paradis.

Vous apprendrez, sans doute, cette nouvelle avec joie, vous qui avez constaté, comme moi, quelle brave femme c'était. Oh ! je sais bien que les mauvaises langues ont parlé ! Il y en a qui lui ont trouvé toutes sortes de défauts ; je vous le disais tout à l'heure ; mais que voulez-vous, il y a des gens qui sont comme ça, il faut toujours qu'ils cherchent la paille dans l'œil de leur voisin ; on ne les changera pas. Il faut écouter le gros Elie, quand il raconte, comme ça, que la Puce *all* avait un sapré mauvais caractère, que c'était elle qui portait les culottes dans la maison, qu'elle faisait marcher son mari ! ... Et puis après ? ... Si cela lui plaisait, à son mari, de marcher devant et de passer la culotte à sa femme ? ... Est-ce que ça le regarde, le gros Elie ? A-t-on idée, comme ça, d'aller chercher les poux par la paille ? Ah ! si la Puce avait voulu jadis, elle ne se serait peut-être pas appelée, de son vrai nom, Séraphine Laframboise ; seulement voilà, elle n'avait pas voulu et le gros Elie cherche aujourd'hui à s'en revenger. On sait bien ce que ça veut dire.

Il y en a aussi qui ont dit qu'elle mettait toujours un gallon d'eau, dans le fond de ses *canistres*, avant d'y vider le lait. — Ça, c'est la faute de l'imprimeur qui a sauté deux lignes.



Il faut lire, à l'endroit voulu, que la Puce, après avoir vidé un grand gallon d'eau dans chacune des canistres, les *berdassait* avec soin pour les nettoyer et leur enlever le goût de moisi. Que quelquefois elle ait oublié de vider l'eau ensuite, avant d'y mettre le lait, ça se peut bien, mais c'était par distraction. Je sais qu'elle était souvent distraite, mais que voulez-vous?...

Enfin, il paraît que ce petit futé de *Ti'Paul* Laverdure s'est vanté que la Puce l'avait embrassé plusieurs fois, le soir à la brunante, alors qu'il allait s'asseoir sur le bord du Richelieu, pour pêcher la *bonne aventure*. Il dit ça, *Ti'Paul*, lui, mais attendez un peu, je vais vous raconter comment ça s'est passé. C'est Pierre à Jacques, des Mille-Roches, qui en a été le témoin et qui me l'a rapporté. Donc Pierre à Jacques passait un soir, avec sa voiture, sur le chemin de hâlage, conduisant les trois poches de patates qu'il venait porter à Monsieur le curé, pour sa dîme, quand il a vu *Ti'Paul* s'avancer vers la Puce, pour lui faire un brin de cour; mais celle-ci ne répondit à ses avances que par une bonne tripotée dont il doit encore se souvenir. Elle l'avait embrassé, oui, mais sur la joue gauche, avec sa main droite, et il paraît que ça claquait!... Que *Ti'Paul* essaye d'arranger l'affaire à sa façon, maintenant qu'elle n'est plus là pour se défendre, cela ne m'étonne pas, seulement, nous autres, nous sommes avertis!

Mais laissons tous ces racontars, et arrivons, avec notre Puce, à la porte du Paradis.



Là, elle se trouve en face de saint Pierre qui barrait l'entrée.

Avez-vous remarqué l'air qu'il a le grand saint Pierre, dans sa statue de bronze noir qui se trouve dans l'église de Saint-Jean, près du chœur, du côté opposé à la chaire? Comme il a l'air solennel, intimidant et quelque peu de mauvaise humeur! Est-ce que les deux doigts toujours levés de sa main droite n'ont pas l'air de dire: "Allons, circulez, et chacun à son tour; ne restez pas là, à me regarder comme des badauds!" C'est vrai qu'il en voit du monde! Et ses clefs, ses grandes clefs dorées, avez-vous vu comme il les tient fermement, pour montrer que nulle puissance au monde n'est capable de lui faire ouvrir les portes s'il ne veut pas? Quelle belle statue? Je ne connais guère que celle de l'église d'Iberville, en face, de l'autre côté du pont, qui soit aussi expressive et qui nous fasse aussi bien comprendre ce que doit être saint Pierre, à la porte du paradis!...

Or, en le voyant si grand, si solennel, si imposant, la Puce se fit toute petite, toute menue. Elle se prosterna devant le portier céleste, en fléchissant les deux genoux et en inclinant la tête, comme nous faisons, ou du moins comme nous devrions faire, quand le Saint-Sacrement est exposé, durant les quarante-heures.

Elle se prosterna. Puis, se redressant, elle le salua avec un visage qui voulait être bien gracieux, bien apitoyant, de cet air enfin qu'ont les petites filles du couvent, lorsqu'elles lèvent



deux doigts vers la bonne sœur pour lui demander la permission d'aller où vous savez.

—Bonjour, monsieur saint Pierre.

L'inflexible portier du paradis la regarda un peu de travers, avec des yeux ronds, comme ceux de sa statue dans l'église d'Iberville. Mais voyant son teint hâlé par le grand soleil, ayant aperçu ses mains dont la peau avait été plissée par la lessive et les autres travaux du ménage, en voyant cette pauvre femme qui avait peiné sur la terre, il se souvint que lui aussi, quand il était pêcheur sur le lac de Galilée, il avait peiné comme elle. Aussi ce fut d'un ton presque radouci qu'il lui demanda :

—Que désirez-vous, ma bonne femme?

La Puce regarda du côté des portes du paradis, immenses, étincelantes, comme ces gros nuages derrière lesquels transparaît le soleil, et elle dit :

—Bon saint Pierre, je voudrais bien entrer, si c'était un effet de votre bonté.

Saint Pierre parut tout à fait accommodant.

—Voyons voir ! fit-il, votre nom doit être inscrit sur le livre . . . De quelle paroisse êtes-vous ?

—De Saint-Jean, bon saint Pierre, de Saint-Jean sur le Richelieu.

Saint Pierre eut un sourire qui éclaira son front soucieux. Du moins comme le représente, soucieux, sa statue de bronze noir.

—Oh ! la bonne paroisse, fit-il. Autrefois, ils venaient de là nombreux et ils entraient presque tout droit. C'était du temps, il est vrai, où ils m'avaient comme patron de leur église. Depuis,



ils ont pris saint Jean, pour que leur église ait le même nom que leur ville. Sans doute, mon collègue s'occupe bien d'eux, on ne peut pas dire le contraire, pourtant ce n'est pas comme avant; il en vient moins.

—C'est peut-être que saint Jean les fait vivre plus vieux, répliqua la Puce qui s'arrêta aussitôt, mettant un doigt sur sa bouche et pensant bien avoir dit une grosse sottise.

Mais saint Pierre n'avait pas entendu, occupé qu'il était à téléphoner... mais oui, à téléphoner. Vous ne savez donc pas que le téléphone est depuis longtemps installé au paradis? Un rayon de soleil tout doré sert de fil conducteur et, en guise de récepteur, saint Pierre avait une belle étoile d'argent.

—Allô... Comptabilité, s'il vous plaît... oui... Apportez le registre, S. J.... oui, oui! 1917... s'il vous plaît!

Et, en attendant son registre, saint Pierre se remit à monologuer:

—Oui, il en vient moins, depuis quelque temps. Du moins il y a des retards, il y a des hauts et des bas!

—Cela dépend peut-être des épidémies de grippe, monsieur saint Pierre, répondit la Puce qui, cette fois, mit toute sa main devant sa bouche, sûre qu'elle venait de dire une sottise encore plus grosse et que saint Pierre allait se fâcher.

Mais un ange arrivait, tout resplendissant de



lumière; il apportait un gros livre rouge à tranches dorées, fermé par des agrafes de diamant.

Et saint Pierre, après avoir posé le grand livre des élus sur un beau porte-missel, prit ses lunettes, les essuya avec le bord de sa robe de soie, les plaça bien d'équilibre sur son nez, passa son doigt sur le bout de sa langue, pour mieux faire glisser les feuilles et se mit en devoir de chercher la page: Saint... Saint... Saint-Jean! Nous y voilà! Y en a-t-il des Saint-Jean dans votre bonne province de Québec! Saint-Jean l'Evangéliste, Saint-Jean de Coaticook, Saint-Jean de Rouville, Saint-Jean de l'Ile, Saint-Jean-Port-Joli. Il n'y a pas comme ça des Saint-Pierre de ceci, des Saint-Pierre de cela. C'est à me rendre jaloux!...

Et saint Pierre tournait les feuilles du livre qui étaient grandes comme des draps de lit pliés en deux, tels que les ménagères les étendent après la lessive, pour les faire sécher au soleil.

—Bon, j'y suis, Saint-Jean-sur-Richelieu. Eh! Eh! il faudra que je félicite mon collègue, il y en a des noms!... Plus que je pensais! Quel est le vôtre, ma bonne femme?

—On m'appelle la "Puce", sauf votre respect, monsieur saint Pierre, mais c'est comme qui dirait par moquerie, car mon vrai nom est Séraphine Laframboise, vous savez bien, la famille Laframboise, sur le rang du canal, à l'entrée du village, de l'autre bord de la *traque*!

Saint Pierre, absorbé, promenait son doigt sur la grande page. Il suivait la colonne de haut en



bas, puis de bas en haut pour faire la preuve. Mais, très contrarié, il se tourna vers la pauvre femme qui attendait, toute tremblante, retenant son souffle. Il abaissa ses lunettes sur son nez et il eut ce geste des deux mains étendues, avec la tête rentrée dans les épaules, qui veut dire l'ennui d'une réponse négative :

—Ma foi, ma pauvre femme, je regrette beaucoup, mais... votre nom n'y est pas!...

La Puce reçut un coup, comme si le gros bloc de ciment du pont de Saint-Jean lui avait chu sur la tête et elle se serait certainement évanouie si, dans l'autre vie, on pouvait encore s'évanouir. Mais, quand elle était sur la terre, elle était renommée, dans tous les magasins de Saint-Jean, pour ne pas lâcher facilement. Elle se reprit donc bien vite.

—Que c'est donc ennuyant, bon saint Pierre! Si vous regardiez encore une fois, ce n'est pas possible que je n'y sois pas.

Saint Pierre se pencha sur la grande page du livre, vérifia de nouveau toutes les colonnes, mais il secoua la tête et dit :

—J'en suis fâché pour vous, mais il n'y a pas plus de Séraphine Laframboise sur mon livre qu'il n'y a de cheveux sur mon front... Je veux dire, sur le front de ma statue qui est dans votre église!...

—Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a donc qui empêche?...

—Je me le demande... Voyons, est-ce que vous ne manquiez pas la messe le dimanche?



au moins en partie?... Est-ce que vous n'y arriviez pas en retard?...

—Des fois!... Mais d'autres fois aussi, je venais en avance. Même, un dimanche, je suis arrivée que la messe d'avant n'était pas encore finie... On en était au dernier Evangile!

Saint Pierre sourit dans sa barbe longue, large et toute bourrue, comme celle de sa statue de l'église d'Iberville, et il répondit:

—Oui, je me rappelle, en effet, maintenant; mais ce jour-là, pour vous rattraper, vous êtes sortie à la communion.

La Puce fit la grimace. Pourtant elle n'était pas femme à abandonner la partie comme ça. N'avait-elle pas, un jour, à Saint-Jean, tenu tête au commis d'un magasin pendant une demi-heure pour lui faire rabattre un *trente sous*, sur une paire de chaussures?... Aussi, ne tarda-t-elle pas à se reprendre.

—Monsieur saint Pierre, voyons, où voulez-vous que j'aille, si je ne vais pas en paradis?

—Eh! ma bonne femme, vous devez le savoir mieux que moi?

—Mais non, monsieur saint Pierre, je ne le sais pas! Car enfin, si je suis là, c'est bien que je ne dois pas aller en enfer. D'autre part, j'ai été baptisée et je ne suis pas pour aller dans les limbes. Quant au purgatoire, merci, j'en sors et je n'ai pas l'envie d'y retourner. Il n'y a donc plus de place pour moi qu'en paradis. Si vous m'aviez oubliée dans votre livre, c'est pas de ma faute!...





—Monsieur saint Pierre, voyons, où voulez-vous que j'aïlle,  
si je ne vais pas en paradis?



Le cas devenait terriblement embarrassant. Saint Pierre réfléchissait, le pouce et l'index de la main gauche appuyés sur son front, haut, large et tout bosselé comme celui de sa statue de l'église d'Iberville.

Tout à coup, il poussa une exclamation :

—J'ai une idée, dit-il. Et décrochant la belle étoile d'argent qui lui servait de récepteur téléphonique, il appela :

—Comptabilité... Comptabilité?... Le registre de l'an passé, s'il vous plaît... oui, oui, S. J. 1916... oui... apportez-le tout de suite!...

—Oui, répéta le saint vieillard, tout en décrochant le récepteur et comme se parlant à lui-même, ça pourrait bien être ça!

—Quoi donc, bon saint Pierre, demanda la Puce justement effrayée.

—Est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas sur le registre de l'an passé?...

A ce moment-là, le même ange arrivait, portant un livre semblable à celui que saint Pierre venait de consulter. Le grand portier du ciel l'ouvrit rapidement, ne tarda pas à trouver la page de Saint-Jean sur le Richelieu, parcourut la liste avec le doigt et s'arrêta tout à coup sur un nom :

—C'est ça! Vous êtes sur la liste de l'an passé!

—Et alors, dit la Puce triomphante, il n'y a plus qu'à ouvrir la porte?...

—Pas si vite que ça, répondit saint Pierre.



Vous avez fait ici comme vous faisiez sur la terre, vous vous êtes mise en retard, et... c'est très ennuyant!...

—Oh! fit la Puce, dont les jambes commençaient à flageoler.

—Eh oui! ma pauvre Séraphine Laframboise, vous avez laissé passer le bon moment. Tous nos comptes sont arrêtés! Je ne puis vous laisser entrer.

—Mais où irai-je? s'écria la Puce, se tordant les bras de désespoir.

—Ma foi, je n'en sais trop rien. En tout cas, je ne pourrai vous recevoir qu'à la fin des temps, quand nous reviserons les totaux annuels pour faire le grand total du jugement général. D'ici là, faites pénitence pour tous vos retards. Si le purgatoire ne vous déplaisait pas trop!...

La Puce voulait discuter encore, protester, en appeler au Père Eternel... mais le plancher de nuages roses qui la soutenait s'écroula tout à coup. Elle tomba dans le vide et... se réveilla en sursaut dans son banc, à l'église... Le sermon était fini, le célébrant, remonté à l'autel, avait entonné le credo que les chantres continuaient en criant de leur mieux et le bedeau impatienté tapait du bout des doigts sur l'épaule de la Puce pour lui réclamer les cinq sous de sa place...

. . . . .

Ce songe corrigea-t-il notre brave femme? Là-dessus, mémère est muette; elle ajoutait ce-



pendant que, le dimanche d'après, la Puce était rendue la première à l'église, et faisait son chemin de croix, en attendant que la messe commence. Ce que voyant, Monsieur le curé en fut si étonné et eut de telles distractions, au moment de s'habiller pour la messe, qu'il passa son étole à l'envers.



## ZOZOR

Lui s'appelait Basile; elle s'appelait Basilide. Ils étaient donc, par leur nom, destinés à s'entendre. De fait, ils étaient heureux. Il faut d'ailleurs si peu de chose pour être heureux en ce monde, quand on a, avec beaucoup d'amour, la paix dans son foyer et la foi qui fait supporter les inévitables misères de chaque jour. Cependant Basile y avait ajouté, ce qui n'est pas à dédaigner, 200 arpents de terre bien *planche*, sur le chemin du roi, avec la rivière d'un côté et un horizon à souhait, le tout peuplé d'une trentaine de vaches ayrshires, toutes enregistrées à Ottawa, avec le nom de leur père, de leur mère et de tous leurs ancêtres jusqu'à la cinquième génération; une vraie généalogie, quoi!... Ce qui ne les rendait pas plus fières, vous savez, à preuve qu'elles ne se faisaient pas prier le moins du monde pour donner, à leur maître, un veau tous les ans et des chaudières de lait tous les jours, sans jamais faire grève ni demander d'augmentation. Ajoutez à tout cela sept ou huit douzaines de poules, quelques



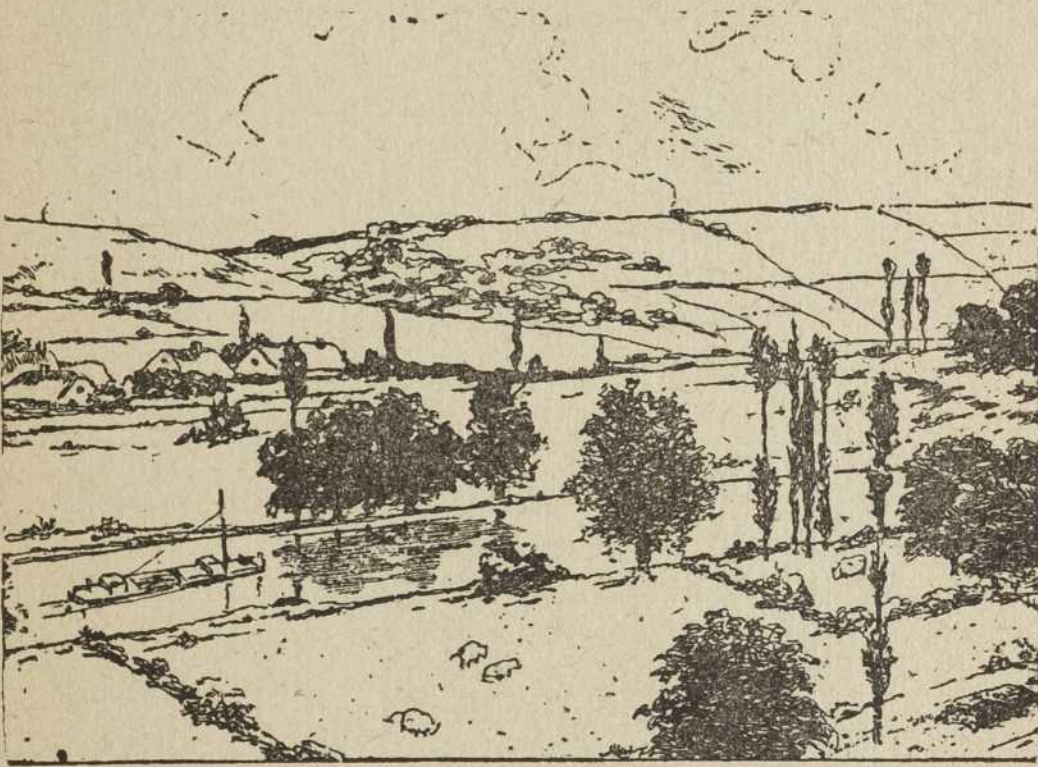
oies, cinq ou six lapins, le chien Mirault pour mettre un peu d'animation dans la ferme; et vous conviendrez avec moi que Basile et Basilide, les souverains de ce royaume champêtre, étaient des rois autrement plus heureux que certains potentats dont le trône est fait d'or, de velours et de pierres précieuses, sans compter d'incessantes inquiétudes.

Et voilà qu'une grande bénédiction leur arriva encore, sous la forme d'un poupon et, qui plus est, d'un garçon. Lui aurait préféré une fille, mais la maman avait toujours annoncé que ce serait un garçon et, dans les prévisions du ménage, vous savez, ce sont habituellement les mamans qui ont raison. D'ailleurs, vous connaissez le proverbe: ce que femme veut, Dieu le veut!... Ce fut donc un garçon et un gros garçon! Le docteur, qui le pesa consciencieusement, déclara qu'il *faisait* huit livres et quelques onces, qu'il en avait rarement vu d'aussi beau et que l'on en ferait un homme pour le sûr.

La vérité m'oblige à déclarer que, comme un fait exprès, tous les enfants que pesait le bon docteur dans sa balance *faisaient* huit livres et quelques onces, qu'ils étaient tous remarquablement beaux et que tous étaient destinés à faire des hommes, à moins qu'ils ne fussent du sexe féminin, auquel cas, la formule finale changeait un peu. J'ajouterai cependant, encore par acquit de conscience, que, dans le cas présent, les paroles du docteur étaient parfaitement vraies et que, s'il en eût toujours été ainsi, il n'aurait



jamais eu besoin de mentir. Mais que voulez-vous? On ne trouve pas à volonté des Basile et des Basilide pour vous faire des poupons juste à point pour vos prédictions! Et il faut bien soigner sa clientèle, n'est-ce pas?



Deux cents arpents de terre bien planche, sur le chemin du roi,  
avec la rivière d'un côté.

Et voilà!... La mère aurait bien voulu qu'on le portât à l'église tout de suite, pour le faire baptiser. Les mamans, depuis le désastre de la première de toutes les mères, croient toujours voir errer, sur les berceaux, l'ombre mauvaise



entrevue jadis au paradis terrestre. Et puis, c'est la coutume, n'est-ce pas? A tel point qu'au lieu de dire, comme les anges, dans la célèbre nuit de jadis: "un enfant nous est né!" on dira aux amis: "Nous avons fait baptiser!"

Basile était moins pressé. D'ailleurs, l'enfant se portait comme un pont neuf et ne risquait rien. On avait bien le temps de réfléchir un peu pour lui choisir ses prénoms.

En premier lieu, celui de son parrain, l'oncle Chérubin — car il s'appelait Chérubin, cet oncle-là. — Cela vous étonne? Moi aussi; mais, après tout, s'il y tient, c'est son affaire! Or il y tenait, et il ferait beau voir l'oncle Chérubin si l'on ne donnait pas son nom à son filleul!

L'enfant s'appellerait donc Chérubin!

Puis le nom de la grand'mère qui serait marraine et qui s'appelait Herménégilde. Il convenait aussi qu'il portât le nom de son grand-père qui aurait dû être parrain si, pour des raisons graves, on n'avait pas donné l'oncle Chérubin comme compère à mémère Herménégilde. Quelles étaient ces raisons? Ah! voilà!... Le grand-père s'appelait Timoléon; ce n'est pas défendu; néanmoins, vous conviendrez qu'ils ont le monopole des noms baroques dans cette famille-là. Mais, après tout, Timoléon, est-ce donc aussi baroque que cela?... et puis, je vous l'ai dit: c'est leur affaire!...

L'enfant s'appellerait donc Chérubin-Herménégilde-Timoléon...

C'était aussi un usage, dans la famille, que



le père et la mère fassent porter leur nom à leur aîné. Comme ils s'appelaient l'un Basile et l'autre Basilide, c'était bien quasiment la même chose; pourtant il y avait des nuances que l'on pourrait garder.

L'enfant s'appellerait donc Chérubin-Herménégilde-Timoléon-Basile-Basilide...

Puis, quel est le père et quelle est la mère qui n'ont pas dit que, s'ils avaient un fils ou une fille, ils l'appelleraient comme ça d'un nom ayant pour eux d'inexplicables préférences? Les noms sont comme les fleurs et les couleurs. Il y en a qui préfèrent le rouge, d'autres qui aiment mieux le bleu. Un proverbe l'a dit: Des goûts et des couleurs on ne discute pas. Ainsi en est-il des noms. Celui que Basilide aimait entre tous, c'était Perpétue, le nom d'une religieuse qui lui avait fait la classe, au couvent d'Iberville, et dont elle gardait un reconnaissant souvenir. Seulement, c'était un nom de sainte et il fallait un vocable masculin! En cherchant bien, elle finit par trouver que le masculin de Perpétue, ce devait être Perpétuel.

L'enfant s'appellerait donc Chérubin-Herménégilde-Timoléon-Basile-Basilide-Perpétuel... Hein! avec ça, s'il ne fait pas son chemin dans la vie, ce ne sera pas faute d'être accompagné!...

Mais ce n'est pas tout, Basile avait toujours dit que, s'il avait un garçon, il l'appellerait Nabuchodonosor. Ce nom lui était resté dans la mémoire avec les leçons de catéchisme, et il lui plaisait par ses syllabes sonores.



—Mais tu n'y penses pas! avait dit sa femme; c'est le nom d'un roi païen, un vieux polisson qui en avait fait de toutes les couleurs, au point qu'il en perdit la tête; ce n'est pas un nom de chrétien!...

Mais Basile tenait à son prénom.

—Je te passe Perpétuel, passe-moi Nabuchodonosor. C'est un nom qui sonne clair. Ecoute comme ça fera bien, quand il sera grand et qu'on l'enverra chercher les vaches, là-bas, au bout du *trécarré*.

Et Basile, arrondissant ses mains autour de sa bouche, en forme de cornet, se mit à crier de toute la force de ses poumons:

—Na-bu-cho-do-no-sô-ô-ô-ôr! va-t-en *cri* les vaches!...

La femme rit. Le chien se mit à aboyer. Le chat s'enfuit épouvanté, en renversant un plat. Dans la basse-cour, les poules crièrent comme si elles avaient vu le milan. Les dindes et les oies s'unirent au concert avec leur belle musique et, jusque dans le berceau, un gémissement plaintif du nouveau-né sembla répondre à l'appel.

Mais ça ne risquait rien, pour le moment du moins; le nouveau-né dormait à poings fermés et n'avait nulle envie d'aller quérir les vaches. On verrait plus tard. Le nom fut adopté.

L'enfant s'appellerait donc: Chérubin-Herménégilde-Timoléon-Basile-Basilide-Perpétuel-Nabuchodonosor...

Et, dans l'esprit de l'heureux père, le dernier



nom effaçait tous les autres — même celui de Basile. Sans doute, on les écrirait tous sur le registre des baptêmes ; mais, dans l'intimité, c'est Nabuchodonosor qu'on dirait !

Il était quatre heures. La jeune maîtresse qui pensionnait chez eux, comme étant la maison la plus proche de l'école, rentrait à ce moment. Elle n'eut rien de plus pressé que d'aller embrasser les deux petites joues roses et joufflues qui tranchaient sur le blanc des dentelles.

Basile, en homme pratique, demanda à la jeune fille, qui avait une belle écriture droite, d'écrire les prénoms du nouveau-né.

— Crainte, disait-il, qu'on vienne à les oublier !

La jeune fille, pour les écrire, prit trois fois de l'encre et essuya quatre fois sa plume. Elle avait fort envie de rire, mais elle dit très sérieusement, après avoir terminé :

— Vous n'en avez pas d'autres à ajouter ?

Et le père répondit, presque avec un soupir de regret, comme les enfants quand ils ont fini leur *beurrée de mélasse* et qu'ils se passent la langue sur les babines, pour en recueillir un petit reste échappé :

— Non, *y en a pu !*...

Or, le soir même, à la brunante, notre ami Basile, père du petit Chérubin-Herménégilde-Timoléon-Basile-Basilide-Perpétuel - Nabuchodonosor, rencontra Monsieur le curé et lui fit connaître l'heureuse nouvelle de la naissance de son fils, ainsi que la belle série de prénoms qu'il se proposait de lui donner. Le curé le



félicita, mais il leva les bras au ciel, en écoutant l'énumération.

—Rien que cela! Mon pauvre Basile, y songes-tu? jamais je ne pourrai comme ça, dire tous ces noms, tout d'affilée; d'autant moins que tu en as deux qui me paraissent être en marge de la liste des saints et le dernier qui sent pas mal le païen.

—Mais, Monsieur le curé, c'est dans l'Evangile, ce nom-là.

—Hum!...

—Enfin, dans la Bible, au moins!...

—Si tu veux, mais Belzébuth aussi, c'est dans la Bible, pourquoi ne le prends-tu pas?

—Ben, Monsieur le curé, *coutez donc un peu*, faut en laisser pour les autres!

Et Basile se mit à rire d'un gros rire épais qu'il croyait spirituel. Il ajouta:

—Voyez-vous, Monsieur le curé, on paiera ce qu'il faudra, mais j'aimerais bien que vous les disiez tous.

—Ecoute, Basile, je les écrirai sur le registre paroissial, si cela peut te faire plaisir, mais je baptiserai l'enfant sous le seul nom de Basile, qui est un beau nom; en grec cela veut dire: *le roi*... Et, en effet, ton fils règnera après toi, là-bas, sur le bord de l'eau, et il sera, comme toi, un bon chrétien. Je le vois déjà tenant les mancherons de la charrue pour labourer la terre que tu lui laisseras un jour.

—Je dis pas, Monsieur le curé, et je suis même flatté que mon nom veuille dire toutes ces





Je le vois déjà tenant les mancherons de la charrue.



belles choses dans . . . comment que vous appelez ça, Monsieur le curé? . . .

—Le grec . . .

—C'est ça, l'y grec; ça a ben du bon sens, pareil! Seulement, voilà, y a l'oncle Chérubin... Faudrait que le *gas* s'appelle aussi Chérubin.

—Va pour Chérubin-Basile, mais dépêche-toi de le faire baptiser; je vous attends pour demain. C'est si frêle, la vie de ces petits! Et ce serait un grand malheur s'il venait à partir sans baptême.

—Oh! pour tant qu'à ça, Monsieur le curé, craignez pas! Le petit se porte comme un pont *neu* et il tette comme un veau de trois mois.

—En tout cas, ne tarde pas... Allons, bonsoir, et mes félicitations à Basilide!

Et Monsieur le curé, qui allait faire sa partie de cartes chez un de ses paroissiens de la Grande-Ligne, continua son chemin.

Basile s'en retourna les mains dans ses poches et l'air pensif:

—Demain, demain! Il est pressé, Monsieur le curé. Evidemment, il fait son devoir quand il prêche pour faire vite baptiser les enfants, mais il ne sait pas tout ce qui retarde: le parrain et la marraine, les invitations et le fricot, et le reste!

En songeant à tout cela, l'ami Basile décida que le plus urgent était d'écrire au parrain, l'oncle Chérubin, qui habitait là-bas, de l'autre côté du Richelieu, à Saint-Valentin. Quand je vous dis que c'était un oncle, il faut s'entendre,



car c'est une manière de parler. En réalité, c'était un parent assez éloigné, vu qu'il avait été simplement le mari d'une sœur de la belle-mère de Basile. Mais n'avons-nous pas tous, comme cela, dans notre parenté, de ces oncles que nous aimons et à cause de leur bonté et à cause des espérances qu'ils nous donnent?

Or l'oncle Chérubin était un gros bonnet qu'il était bon de cultiver. Pensez donc, il avait sous le soleil 140 arpents de bonne terre, dont la moitié, il est vrai, en bois debout, mais où se trouvaient des épinettes assez grosses et assez hautes pour faire des colonnes d'église; chose de plus en plus rare dans notre région du Richelieu, où l'on a tellement saccagé le bois, qu'il n'en reste plus pour ainsi dire. A l'angle nord de cette terre, tout au bord du chemin du roi, se trouvait encore une carrière de gravats où deux paroisses au moins venaient s'approvisionner pour leurs chemins. Et je vous avertis que l'oncle Chérubin, malgré son nom inoffensif, ne donnait pas son gravat pour rien.

L'oncle Chérubin avait surtout 65 ans et pas d'enfants, depuis que l'aîné était mort de la consommation et que le cadet s'était fait écraser par les *chars*. Il ne lui restait rien, en fait de parents, au moins dans le pays car il avait passé une bonne partie de sa vie dans la Saskatchewan, sur un *ranch*, et il pouvait en avoir là-bas; pourtant on ne lui en connaissait pas.

Il n'avait pas même de filleul et il était temps que Basilide y pensât. Cependant il était vert



encore et très rond en affaires. Il fut flatté qu'on eût mis son nom en tête des six autres.

—“Ça va”, répondit-il par le retour du courrier; “seulement pas avant le 15. Il y a exposition à Saint-Jean, j'y mènerai mes deux chevaux de race que je veux faire primer au concours et nous ferons tout en même temps”.

Jusqu'au 15!... Ça repoussait bien un peu loin, mais il ne fallait pas s'exposer à un refus; car il était comme ça, l'oncle Chérubin: quand il avait dit oui, c'était oui, mais, quand il avait dit non, c'était non.

L'avant-veille de l'exposition de Saint-Jean, il y eut une catastrophe. En ramassant des *gadelles*, mémère Herménégilde, la marraine comme vous savez, était tombée dans un fossé et s'était foulé une main. Grâce aux remèdes du docteur, la main avait tellement enflé que mémère en avait bien pour huit jours.

Or elle ne pouvait pas être marraine, étant manchote! Cela pourrait porter malheur au petit et le rendre manchot, plus tard, qui sait? Et puis, surtout, l'enfant devenait lourd; neuf livres déjà, ce n'était pas une plume. Mémère Herménégilde ne pouvait pas le porter comme ça d'une main.

Bref, elle demanda de retarder le baptême de huit jours. Il fallut bien accepter. Monsieur le curé en eut une colère terrible et fit même allusion, au prône du dimanche, à ces parents insouciantes qui s'occupent plus de leurs poulets que de leurs enfants. Basile, qui sentait la pointe,





L'oncle Chérubin était un gros bonnet malgré son nom innocent...



baissait le nez et, par-dessous ses sourcils, risquait un œil du côté de la chaire d'où, en effet, le curé *l'avisait*. Mais que faire? Car elle avait sa tête, mémère Herménégilde, et même quelque chose d'autre, à la banque de Saint-Jean.

Or l'oncle Chérubin aussi avait la sienne. Comme cela pressait et, pour ne pas lui occasionner un voyage blanc, on lui avait téléphoné. Il se fâcha et faillit envoyer son filleul au diable. Puis, devant l'explication il se radoucît, mais il y mit ses conditions. On le renvoyait à huit jours, soit; seulement à son tour il renverrait à huit jours de plus. Oh! ce n'était pas mauvaise humeur, non! mais on lui faisait manquer son exposition de Saint-Jean il y en avait une autre à Sabrevois, le 29 septembre, il attendrait et on ferait tout en même temps.

Monsieur le curé, outré de ce nouveau retard, fit une scène à Basile.

—Ecoute, mon garçon, c'est tout de suite ou pas du tout. Ah! il commence bien sa vie, va, ton Nabuchodonosor! Tu peux l'appeler de même!...

Mais le pauvre Basile avait l'air si penaud que le bon curé éclata de rire et lui dit, en manière de conclusion:

—Allons, tracasse-toi pas; seulement, si l'enfant donnait le moindre signe de malaise, apporte-le moi, je l'ondoierai, tout au moins. Quant à ton Chérubin, je le reluque, celui-là; il peut attendre, il l'aura!...



\*

\*

\*

Enfin, le 29 septembre arriva! La veille, Basile en eut du travail! Mais il fit bien les choses. Dame! on ne baptise qu'une fois son premier-né. Et quand c'est un garçon!... Et puis l'oncle Chérubin n'avait-il pas dit qu'il paierait les extras?... D'ailleurs Basilide était là, debout et bien remise, et je vous dis que ça embaumait du côté de la cuisine!...

Grand'mère Herménégilde était là aussi, alerte et guillerette, car sa main était guérie, malgré tous les remèdes du médecin, grâce au rebouteux de Chambly que l'on avait fait demander.

Tonton Chérubin arriva à son tour, avec sa carriole, attelée des deux gros percherons qui doivent figurer à l'exposition de Sabrevois.

Enfin, on part pour l'église, Basile a commandé l'auto que l'on a pavoisée de rubans bleus et blancs. Il faut que l'on sache que, quand c'est chez Basile que l'on fait baptiser, on baptise. Et tout à l'heure, mes amis, vous entendrez les cloches! Non, mais ce que ça va sonner!... Basile a graissé la patte au bedeau et celui-ci a promis que ça *décollerait*! D'ailleurs, l'oncle Chérubin se promet de répéter la commission, au bedeau, et d'une manière irrésistible. Pour une fois qu'il est parrain!... Il faudra que la voix sonore et carillonnante des cloches passe à toute volée par-dessus le Richelieu et aille annoncer à tous ceux de Saint-Jean qu'il y a, à Iberville, un homme de plus; qu'Iberville est



toujours ce qu'il a été depuis plus d'un siècle, le village des fortes têtes et des nombreuses familles. Et ding-ding-don-boum!...

On arrive à l'église; dès le seuil, le futur Nabuchodonosor, par un cri énergique, prend bruyamment possession du saint lieu.

Monsieur le curé, c'est facile à voir, a son air des jours de bataille; le visage qu'il prend, au prône, le dimanche, lorsque, la semaine précédente, à l'occasion d'un mariage ou d'autre chose, on a un peu trop mené la noce, dans un rang de la paroisse ou dans un des deux hôtels du village.

La cérémonie commence. Le célébrant a vu le parrain et lui lance un regard féroce.

—Que demandez-vous? lui dit-il d'un ton rogue.

—*Moé?* répond l'oncle Chérubin interloqué.

—Que demandez-vous-ou-ous? répète la voix sévère et impatiente du célébrant.

—A-a-rien!... rien pan toute!...

Le bedeau secoue son gros ventre, dans un fou rire; l'enfant de chœur peut à peine se tenir. La rire fuse malgré tout jusque sur les lèvres du curé, qui laisse aller toute sa mauvaise humeur.

—Dites: la foi.

—La *foué*, d'abord, répond Chérubin, aussi rouge qu'il est gêné.

La cérémonie se continue sans autre incident. Pourtant, je ne mentirai pas en assurant qu'elle





Un gros garçon joufflu qui court dans la basse-cour en effrayant les poules.



manqua de sérieux. Mais, dit le proverbe, tout est bien qui finit bien !

Après la signature au registre, et tandis que le bedeau faisait tourbillonner son carillon, Monsieur le curé, bon enfant et désarmé, accompagna le poupon jusqu'à l'auto et donna une grosse poignée de main à l'oncle Chérubin.

— Avec des *gas* comme celui-là, dit-il, on peut attendre, après tout ; il a la vie chevillée au corps et il atteindra bien vos soixante-cinq ans, sans même s'en apercevoir.

. . . . .

Et maintenant, si vous allez sur le chemin qui suit la rive droite du Richelieu, d'Iberville à Chambly, vous rencontrerez peut-être un gros garçon joufflu et rouge de santé qui court dans la basse-cour en effrayant les poules. Et Basile, tout heureux, vous dira :

— Ça?... C'est Zozor, mon aîné.

Parce qu'il y a belle lurette qu'il est fatigué de ce nom, long d'une verge, qu'il avait d'abord choisi, et il n'a pas dit Nabuchodonosor plus de trois fois.



## LE MOULIN DE GRAND-PÈRE

Ah! le bon temps qui s'écoulait jadis, dans le moulin de Grand-Père, pendant les longues veillées d'hiver!...

N'allez pas croire au moins qu'il s'agit d'un moulin à vent de l'ancienne mode; de ces moulins à vent qui étaient si jolis dans nos campagnes, avec leurs grandes ailes en croix de saint André, leurs toiles blanches comme des voiles de goélettes, leurs tours massives et leurs grosses meules de pierre; non, le moulin de Grand-Père est ce que vous appelleriez, vous profane, une *scierie*. Au lieu d'écraser le beau grain doré pour le changer en farine, il débitait, à la journée, avec des grincements sonores, les billots des forêts voisines, en *pièces*, *madriers*, *bardeaux*, *planches* ou *planchettes*, au choix, après en avoir proprement ôté l'écorce.

Solidement bâti en bois, sur solage de pierre, avec la moitié de ses murs au beau milieu du canal, pour que le courant pût garder toute sa



force quand il viendrait s'engouffrer dans la turbine, le moulin de Grand-Père était situé sur le chemin du bord de l'eau... naturellement, un peu en retrait, agrippé à la rive qui se donne, à cet endroit, de petits airs de falaise, afin sans doute de mieux surveiller le rapide des Mille-Roches qui écume là, juste en face, parmi les roches pointues et les galets arrondis.

Sur la pente raide de ce talus, au pied des saules trapus dont les dernières racines, incessamment lavées par le courant, trempent à nu dans l'eau, tout un fouillis d'arbustes poussent leurs branches entrelacées: alisiers, cenelliers, framboisiers, gadeliers, ronciers aux belles mûres noires et juteuses, cerisiers à grappes, dont les fruits, d'une grosseur réjouissante, s'offraient aux passants. Au-dessus de ce menu peuple, deux grands ormes étendaient leur panache royal, inclinés vers le chemin, malgré la grosseur de leur ramure, par le vent qui souffle du Richelieu, tout le long de l'hiver.

En effet, la rive gauche de la rivière, la *Grande Ligne* comme on dit, est une plaine découverte, où le terrible fils de Borée, messire *Norouët*, s'en donne à cœur joie.

Lorsque décembre a répandu sa teinte uniforme sur la nature, lorsqu'il a nivelé tous les replis du terrain, lorsque l'eau chantante s'est tue, emprisonnée sous une épaisse couche de glace, lorsque surtout la *poudrerie* a tassé la neige en vagues moutonnantes, alors la rivière et la campagne prennent l'aspect désert et vide



du grand large, les points de repère vous manquent tout à coup et vous avez l'illusion d'habiter sur le bord de quelque mer enchantée, mer immense, immobile, troublante et figée sur place par la baguette magique de quelque mystérieux génie; mer si froide, si glacée, qu'à la regarder seulement vous vous sentez frissonner et qu'involontairement vous abaissez vos paupières pour sentir leur contact chaud sur vos yeux refroidis.

Les habitations, nombreuses aujourd'hui mais rares à cette époque, dans la campagne environnante, paraissaient être les vaisseaux de cette mer tourmentée; la fumée qui s'échappait de leur toit, par la cheminée, était aussitôt saisie, tordue, déchiquetée en lambeaux et emportée dans l'espace, comme celle de ces petits steamers qui vont contre la vague, par un jour de gros temps. Et si quelque corneille errante venait à fendre l'air, volontiers vous l'auriez prise, malgré le noir de son aile, pour un goéland en train de se jouer dans la tempête.

Mais, quand le soleil réussissait à percer la masse sombre des nuages, quand un vent propice les avait dispersés aux quatre coins de l'horizon, oh! alors, la scène de mort se changeait en un spectacle féerique: les mille petits cristaux de neige brillaient comme des diamants, sur la blancheur aveuglante de l'espace, tandis que là-bas, vers le nord, l'île Sainte-Thérèse marquait la limite de ce royaume éblouissant de la ligne rude et sombre de ses bois de sapins.

C'est là un des spectacles qui ont charmé



mon enfance et qui se sont le plus profondément gravés dans mon esprit. C'est encore celui que j'évoque aujourd'hui avec le plus de facilité. Il me faut très peu d'effort pour me voir dans le moulin, le nez collé contre la vitre, les yeux perdus dans l'espace et l'esprit délicieusement bercé de vagues rêveries.

Sur le Richelieu, là, tout près, une énorme buée s'élève du rapide des Mille-Roches, ainsi nommé des nombreuses roches qui percent les eaux à cet endroit. De mémoire d'homme, il n'a jamais gelé, bien que les trois ponts récemment construits en amont, entre Iberville et Saint-Jean, aient eu pour effet, avec leurs nombreux piliers, de diminuer la force du courant.

Grand-Père raconte, cependant, qu'une année, l'hiver ayant été exceptionnellement rigoureux, alors qu'il était petit *gâs*, la rivière prit jusqu'à la *grosse roche*, celle que l'on aperçoit là-bas, en plein milieu, et qu'ayant été s'asseoir, en courant sur la glace, au risque de passer dessous, il reçut, au retour, une *dégelée* en règle sur certaine partie de son personnel, la même qui avait eu l'honneur d'entrer en contact immédiat avec la dite roche.

Elle prit encore aussi loin, dix ou douze ans après. Mais alors mon Grand-Père était jeune et celle qui devait être Grand'Mère l'occupait beaucoup plus que la grosse roche du Richelieu.

Si le rapide des *Mille-Roches* ne gèle jamais, par contre il distribue le givre aux alentours,



avec la générosité du Niagara. Un brouillard s'élève continuellement au-dessus de ses eaux bouillonnantes, les arbres qui ont poussé sur l'étroite bande faite de terre et de roches, qui sépare la rivière du canal, revêtent les formes fantastiques et appétissantes d'arbres que l'on aurait trempés dans un bain de sucre à la crème.

Et là-bas, dans les eaux écumantes, nagent des flottilles de canards sauvages qui ont fait de ce lieu privilégié leurs quartiers d'hiver, sûrs d'y trouver, même par les plus gros froids, une abondante nourriture de poissons et un espace libre à leurs ébats : flottilles lilliputiennes, navires microscopiques, car seules leurs têtes noires, barrées de blanc, émergent à la surface. Parfois, sans cause apparente, l'un d'eux s'enlève en poussant un cri aigu et toute la bande suit bientôt, la tête tendue, les ailes courtes battant désespérément le long des corps allongés. Ils iront s'abattre à quelque trois cents pieds plus haut, près du pont du Pacifique, pour recommencer à descendre au fil de l'eau.

Grand-Père s'était essayé autrefois à les tirer, mais il y avait renoncé depuis longtemps.

—C'est perdre son temps et sa poudre, disait-il ; ces *v'limeux* ont tous les tours du diable dans leur *sac à tabac*, à peine commencez-vous à viser qu'ils plongent et... passe, je t'ai vu!... ils vont *ressoudre* cent pieds plus bas!

Une année pourtant, je leur fis une chasse terrible, je veux dire terrible par le désastre qu'elle causa dans ma réserve de munitions ; car,

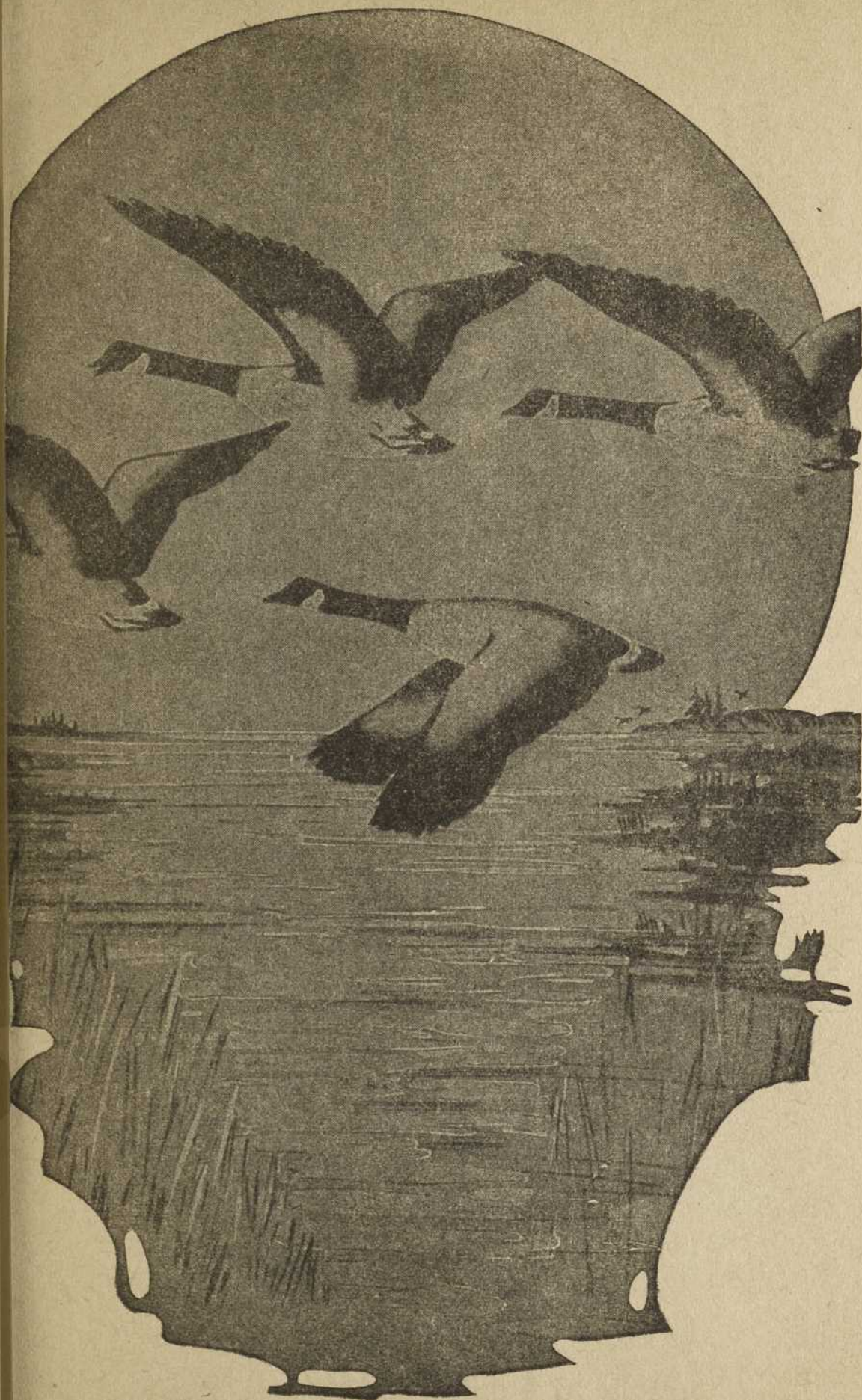


eux, ils ne s'en portèrent pas plus mal. Cette année-là, le *bonhomme Noël* — ce vieux *pépère de Santa Claus* n'avait pas encore été importé d'Angleterre et n'était, par conséquent, jamais venu dans notre région où, d'ailleurs, on ne l'aurait pas même salué — le bonhomme Noël, donc, s'était montré à mon égard d'une munificence sans pareille. Pensez donc! répondant à une lettre que je lui avais écrite quelques jours avant le premier de l'an, il avait déposé dans, ou plutôt à côté de mes souliers, une superbe carabine, avec une cartouchière abondamment fournie et deux canards sauvages... en bois peint, les seuls que j'aie jamais touchés de ma vie.

Dès le matin et tous les jours suivants, les détonations se succédèrent, au grand émoi des volatiles qui multipliaient leurs envolées et leurs plonges. Hélas! je dépensai, jusqu'à la dernière, les cartouches de ma réserve et bien d'autres encore, sans qu'un seul des habitants du rapide s'en portât plus mal. Bientôt même, s'étant aperçu que mes tentatives étaient aussi inoffensives que bruyantes, ils cessèrent de s'en inquiéter. Au bruit de la détonation, toute la bande s'enlevait encore par un reste d'habitude, mais allait me narguer d'un peu plus loin, ou même — ô ironie! — d'un peu plus près!...

De guerre lasse, je reportai mon ardeur cynégétique sur les moineaux. Là, par exemple, je fis des hécatombes formidables! Comme c'était l'hiver, la pitance était rare dans les champs;





Au bruit de la détonation, toute la bande s'enlevait...



la fringale rend moins difficiles des êtres qui le sont déjà bien peu par tempérament. Les pauvres pierrots s'attroupaient autour des tas de crottin laissé par les chevaux, durant les longues stations devant le moulin. Ils s'assemblaient là, sans vergogne, comme autour d'une table servie, et se livraient à une recherche active et bruyante, et pas toujours pacifique, des grains d'avoine non digérés.

Au milieu de leur tapage, j'avais beau jeu ! Tout à leurs disputes ou à leurs ripailles, ils se laissaient approcher jusqu'à ce que le canon de mon fusil leur frôlât la queue. Alors je pressais la détente !... Au bruit de la détonation, toute la troupe s'envolait et, devenue silencieuse, disparaissait dans les branches ou vers le toit, tandis que, sur la neige, un pauvre petit corps frémissant, les pattes convulsives et la poitrine ouverte, se débattait dans les hoquets de l'agonie.

La terreur des survivants était de courte durée. Un a un, ils revenaient au festin succulent. Bientôt le tapage recommençait, jusqu'à ce qu'une nouvelle décharge eût provoqué une nouvelle fuite !... En ai-je tué de ces pauvres pierrots !...

Pourtant, ce carnage facile m'écœurerait. J'aurais voulu des proies plus glorieuses, plus difficiles à saisir... et pourtant saisissables ! Il y avait bien les corneilles, mais elles passaient si haut ! Et puis elles avaient une façon si lugubre de m'insulter en me criant : caw ! caw !... Toutes



mes pensées se reportaient vers ce groupe de têtes noires étoilées de blanc, qui se mouvaient là-bas, dans le rapide. Mes désirs s'exaspéraient en raison même de la difficulté à atteindre ce gibier trop prudent. Malgré moi, je reprenais ma carabine et, pendant des heures entières, je guettais ces proies insaisissables. Hélas! le nombre de mes échecs demeura toujours égal au nombre de mes essais.

Un jour pourtant — ce fut un des grands jours de ma vie, — j'eus lieu de croire que mes plombs avaient été plus meurtriers. Près de mes canards en bois peint, je venais d'en apercevoir un troisième, en chair, en os et en plumes, celui-là. C'était sur la bande de terre de la levée, entre les deux courants, celui de la rivière et celui du canal; mon cœur battait comme il n'a jamais battu. Je vise! pan!... le canard plonge!... je n'ai plus jamais rien su de lui!... N'importe!... "Et d'un!" m'écriai-je, en faisant une coche à mon fusil.

Le soir, à la veillée, je racontai mon exploit, à peu près comme un conquérant doit parler d'une bataille qu'il vient de gagner!

Quelques jours après, étant allé visiter mes deux simili-canards, je trouvai, sur l'un, des éraflures, traces évidentes de plombs... je n'étais plus tout à fait aussi sûr! Bah! qu'est-ce que cela prouve après tout?... Et sans remords, je continue à porter mon canard sur la conscience!

A cette époque, les bords du Richelieu n'é-



taient pas encore devenus le rendez-vous de villégiature qu'ils sont aujourd'hui. Il n'y avait pas d'autre habitation aux alentours. Les bâtisses du moulin formaient la limite entre la municipalité du village et celle de la campagne. Notre terre, ainsi que les écuries et la grange étaient en campagne, dans le rang; le moulin était en ville. Pourtant, on se serait cru au fond d'un désert, car la plaine s'étendait à perte de vue, couverte d'un tapis monotone.

Sur tout ce paysage mort, le moulin de Grand-Père mettait sa note joyeuse, active et bruyante. Tout le jour, de lourdes *waguines* charroyaient des billots, arbres énormes, longs et droits, dépouilles des forêts prochaines: pins à la peau rugueuse suintant la résine, ormes à l'écorce luisante et lisse, pruches au bois de fer quand il est durci par la gelée, érables massifs et nouveaux, portant les nombreuses cicatrices des entailles annuelles par lesquelles s'était écoulée la sève précieuse. Tout cet amoncellement de billots, marqués au chiffre du propriétaire, s'alignait sur *l'aubel* du chemin: c'était la proie de la scie.

La scie!... c'est la reine de ces lieux, c'est l'âme du moulin. Au fond du hangar, là-bas, immobile sur son établi, elle attend. Rien qu'à la voir ainsi, luisante et froide, auréolée de ses dents aiguës, on sent que, sans elle, rien ne se ferait.

Quand les chemins de neige seront établis, quand les ponts de glace sur le Richelieu, en



haut et en bas de Saint-Jean, auront été sondés et balisés, les voyages commenceront. Alors, il ne s'arrêtera plus, le va-et-vient continuel des attelages aux clochettes sonores!

Il en venait de partout, dans un rayon de 20 à 25 milles: de Notre-Dame de Richelieu, de Sainte - Angèle, de Saint - Grégoire, de Saint-Alexandre, voire même de Sabrevois et de Saint-Georges, les dernières paroisses avant les *Etats*.

Le moulin s'éveillait un beau matin et la vie commençait!

Au dedans, ce sont des allées et venues, des montées et des descentes d'escaliers, pour aller poser la grande courroie, amorcer la corde du *chariot d'approche* ou garnir le foyer de *bran de scie*.

Au dehors, les cris de commandement se mêlent aux bruits des chaînes, des essieux, des sonnettes...

—*Avance!... Arrié... Arrié don!... Marche!... Whoa!...*

Et par-dessus tout cela, le grincement sonore et joyeux de la scie, qui mord à belles dents, dans les écorces. Ah! c'est fête pour elle, je vous assure! Aussi, comme elle y va! comme elle se rattrape de ses huit longs mois de silence et d'immobilité!...

Les voyageurs, qui de l'autre côté de la rivière, longeaient le grand canal, s'arrêtaient quelquefois étonnés pour écouter cette ardente chanson portée au loin sur l'aile du vent. Ils considéraient un moment les longs panaches de fumée qui



s'échappaient, en se tordant, de la haute cheminée de tôle; puis ils continuaient leur chemin, ayant reconnu *le moulin des Mille-Roches*.

Grand-Père servait à la *grande scie*, conduisant le chariot d'approche. C'est le travail qui demande le plus d'attention, le plus de justesse dans le coup d'œil.

S'il ne pouvait plus, comme autrefois, *approcher* les billots avec le crochet ou la gaffe à manche court, nul ne savait, comme lui, présenter les troncs d'arbres d'abord à la *boéteuse*, pour couper le fond ras, ensuite à la grande scie pour enlever les *croûtes* sur les quatre faces.

D'un coup de manette, il vous retournait ces énormes *pièces*; et quand elles étaient proprement équarries, il fallait voir comme la scie mordait dedans! Ses crocs aigus s'enfonçaient avec un grincement métallique, déchirant comme une plainte. Était-ce la scie implacable qui rugissait de joie de faire sa besogne? Ou bien le bois avait-il une âme qui hurlait sa douleur sous la morsure terrible du fauve d'acier?

Les hurlements cessaient tout d'un coup et l'on n'entendait plus alors que le sourd ronflement des courroies et leur claquement contre les *solives* du plancher. Ainsi le porc immolé pousse des cris déchirants; mais bientôt sa vie s'écoule avec son sang par la blessure ouverte et, impuissant à crier sa détresse il renâcle dans les spasmes d'une brusque agonie.

D'un coup de main au *gouvernail*, Grand-Père vient de renverser la force; le billot, rame-





Tout le jour les lourdes waguines amenaient de nouveaux  
chargements de billots.



né en arrière et rapproché d'un *cran*, reparaît devant la scie qui l'attaque avec une nouvelle ardeur. Le même cri se fait entendre, suivi du même silence; on dirait une chanson dont chaque couplet se suit à court intervalle. Et, chaque fois, une belle planche est enlevée par les *aides*, tirée au bout du hangar et déposée dans la *waguine* du propriétaire.

Grand-Père est vraiment le roi de ce petit royaume. Attentif et sérieux, il veille à tout. La main sur la manette de friction, il dirige d'un geste le *chariot d'approche* qui, docile à la moindre pression, avance ou recule selon qu'il faut débiter une nouvelle planche ou ramener la pièce en position.

Mes deux frères étaient là également. Ernest servait à la scie. Il devait enlever les planches, à mesure qu'elles étaient débitées, couper les croûtes à la *boéteuse*, en morceaux d'égale longueur, et, par une fente du plancher, les jeter en dessous, dans la cave où elles étaient *cordées*... Ces *croûtes* — vous, profane, vous diriez ces écorces — étaient rendues au propriétaire, moyennant *redevance*, quand il les réclamait et, dans ce cas, il lui incombait de les corder et de les enlever. Dans le cas contraire — et c'était le plus souvent — elles revenaient au moulin; on les vendait, à la fin de la saison, comme bois de chauffage.

Ernest devait aussi donner, par ci par là, quelques coups de main; mais, en somme, il avait peu à faire, car il était toujours aidé par



un de ceux que l'on *sciait*. D'ailleurs, ses diverses fonctions n'exigeaient pas une très grande habileté; elles constituaient le premier échelon dans la hiérarchie des scieurs, dont Grand-Père occupait le sommet.

Joseph, l'aîné, *Jos* comme on disait toujours, avait charge de la chaufferie, et il y réussissait très bien.

N'allez pas croire au moins que ce n'est rien de chauffer, à la scierie; c'est toute une science au contraire. Un maladroit vous brûlera du bois à la corde; toutes les croûtes y passeront; mais un homme du métier n'en prendra qu'une brassée, le matin, pour allumer. Quand le foyer est bien *attisé*, quand les *croûtes* pétillent et flambent, alors, c'est le moment: par un trou ménagé au-dessus, un peu en avant, on y culbute des tas de bran de scie... Cela vous étonne?... C'est pourtant vrai, toute la journée on ne brûlera que du bran de scie. — Il en faut! direz-vous. — On en fait aussi!... Regardez, au-dessous de la grande scie, cette bave sèche qui tombe continuellement; ça, c'est le sang des billots, c'est le *bran de scie*! Il disparaît dans une rainure pratiquée dans le plancher et vient tomber dans une boîte rectangulaire. C'est là que *l'élevette*, sorte de chaîne sans fin munie de raclettes, vient le chercher et, par un *dalot*, l'entraîne juste au-dessus du foyer où il forme un tas de réserve.

Et, il faut voir comme il chauffe, le bran de scie, saturé de résine odorante! Il chauffe mieux



que du bois et ne fait pas de cendres ; il n'y a jamais besoin de nettoyer le foyer, on peut chauffer plusieurs années de suite, sans y toucher. Lorsque ces parcelles de bois ont été changées en braise ardente, lorsqu'elles ont donné toute leur chaleur, elles pétillent, montent, toutes rouges encore, par la cheminée et courent se livrer aux caprices du vent qui, peut-être, les reportera, frêles choses mortes, à l'endroit où jadis elles vécurent avec l'arbre dont elles étaient la substance.

C'est ainsi que le foyer se vide continuellement et que, continuellement aussi, il faut le remplir. Ogre insatiable, sa gueule béante et rouge semble dire à chaque instant :

—Encore ! encore !...

D'ailleurs *l'élevette* fournit ; elle entasse à l'ouverture du foyer un amoncellement qui grandit de minute en minute. Mais si le chauffeur négligent ne vient pas à temps le culbuter dans le feu, s'il le laisse s'amonceler, *l'élevette*, dans son mouvement de retour, l'entraîne de nouveau pour le précipiter au fond de la cave où il faudra aller le chercher ensuite avec un seau et une pelle.

Papa lui, au dehors, recevait les billots, aidait à les décharger et désignait à chacun la place où il devait mettre son bois, afin qu'il n'y eût pas d'*embrouille* et qu'on n'allât pas scier Pierre à Jacques, quand ce serait le tour de *Ti'Ben* ; à la scierie, voyez-vous, c'est comme à confesse,



chacun doit *s'amener à son tour*, il n'y a de passe-droit pour personne.

Ce n'était pas toujours commode, chacun tenant à se faire *scier* le plus tôt possible. Mais papa connaissait son monde.

—Par ici, Ti'Ben, range-toi à la file un peu!

—Eh blasphème! Je *sus* pas déjà tant en avant! Si ça continue, je *cré ben* que je serai pas scié avant la fin du mois; et v'la le printemps qu'arrive avec les mauvais chemins!

—C'est de ta faute, Ti'Ben, c'est de ta faute! Tu lambines trop pour amener tes billots. Dis à ton grand Jos. de promener un peu moins sa blonde sur semaine et de fesser un peu plus fort sur le bois avec sa hache!...

Jos à Ti'Ben, qui était en arrière, rougit un peu, car il était timide, et la remarque était juste. Pour se donner une contenance, il commença à desserrer les chaînes. Quand Ti'Ben, avec ses chevaux, eut promptement placé la carriole en face de l'endroit désigné, on enleva les deux montants grossiers qui retenaient les billots. Alors Ti'Ben et son *garçon*, armés d'une gaffe, firent rouler les billots que papa dirigeait et plaçait avec son crochet, tous dans le même sens, pour que l'on vît bien la marque.

Quand tout le lot était déchargé, on s'entendait sur le jour du sciage. Ce jour-là, Ti'Ben et son garçon reviendraient donner un coup de main, approcher les billots, servir à la scie, recevoir et corder les planches sur la *wagine* et les emmener, après que papa aurait calculé, au



moyen de la longueur, de la largeur et de l'épaisseur du tas de planches, le nombre de mille pieds sciés et, par conséquent, le montant à payer.

Cette dernière opération était, sinon la plus difficile, du moins la plus délicate; car il y avait de ces *habitants* plus *gratteux* qu'une vieille sorcière, de vrais *serre-cuisses* quoi! capables de se *chamailler* un quart d'heure pour faire retrancher un pied ou deux à leur nombre.

Grand-Père, qui était bon comme le pain et parfois même un peu *gêné* avec les étrangers, s'était fait rouler bien des fois. Avec papa c'était autre chose! Il n'avait pas froid aux yeux, connaissait son monde et ne cédait jamais! Quand ceux-ci voyaient tous leurs *parlements* inutiles, ils finissaient par sortir leur paquet de piastres et n'avaient alors d'autre moyen de vengeance que de choisir les billets les plus crasseux, ce dont papa s'amusait beaucoup.

—Envoye toujours! disait-il en riant; les vieilles sont meilleures que les neuves; ça se plie mieux!

Il parodiait sans le savoir le mot célèbre de l'empereur Trajan: "L'argent n'a pas d'odeur!"

Pourtant ces disputes étaient assez rares et, d'ordinaire, tout se terminait amicalement. On causait un peu avant de se séparer; on parlait de l'hiver qui tirait à sa fin, de la débâcle prochaine, des *semences* qu'on allait faire bien vite, de quelque fait saillant de la politique ou tout simplement des potins du village.



Puis notre *habitant*, saisissant les *cordeaux*, faisait claquer ses lèvres comme quelqu'un qui donne un baiser retentissant.

—Marche! criait-il à ses bêtes.

Les chevaux se cambraient sous l'effort, leurs sabots s'enfonçaient dans la neige, la *waguine* s'ébranlait avec un gémissement et l'attelage, après avoir tourné proprement, disparaissait au contour du chemin.

Pendant ce temps, la scie toujours active continuait de livrer aux échos sa joyeuse chanson entrecoupée de silences. Le chariot, le *bœuf*, comme disait Grand-Père, allait et venait inlassable et docile.

Pourtant le soleil déclinait. A trois heures, il passait le Richelieu et, à cinq heures, il était sur les *grandes manufactures*: c'était proche de l'horizon. L'astre splendide y descendait peu à peu, laissant flotter derrière lui une longue traînée de pourpre. J'aimais à suivre des yeux sa chute lente, son déclin majestueux. Il disparaissait enfin comme un navire en feu qui sombre dans une mer ténébreuse.

Le soleil, une fois parti, la nuit ne tardait pas. La lune, il est vrai, était déjà haute dans le ciel; mais la lune, disait Grand-Père, "ça peut tout au plus éclairer les amoureux, et encore pas assez!"...

Cependant, il sciait toujours; le *bœuf*, obéissant à son levier, avançait, reculait, revenait, donnant à chaque voyage une nouvelle tranche que la scie découpait. Il était vraiment beau



alors, Grand-Père, dans le crépuscule, les longues mèches blanches de ses cheveux flottant au vent, sous sa tuque brune; la tête droite, attentive, derrière la planche mobile qui lui préservait le visage de la poussière et du brande scie! Dans cette lumière incertaine, on l'eût pris pour le fantôme d'un monde irréel.

Au temps dont je vous parle, Grand-Père était un beau vieillard de 75 ans. En vérité, ce n'était pas un vieillard, car, lorsqu'on a vécu à la campagne sagement et sainement, on est plus jeune à 75 qu'un monsieur de la ville à 50.

Grand-Père était un de ces terriens qu'enveloppent, d'un charme étrange, les traditions, les influences ancestrales; que le culte de la terre nourricière élève et ennoblit.

Il avait un beau visage, entièrement rasé, aux traits accentués, avec ce petit rouge brique que donne la vie au grand air. La peau était rugueuse, car sur elle avait passé la bise des hivers et la sueur des durs travaux de l'été. Mais ce visage austère, encadré de beaux cheveux blancs, était éclairé par deux grands yeux qui regardaient toujours bien droit devant eux: image d'une âme toute faite de simplicité, de bonté et de droiture.

Maintenant qu'il *s'était donné* à son fils, qu'il n'avait plus la charge directe du moulin, il semblait vivre dans une paix plus sereine, dans une sorte de légende. Il était comme un roi qui ne donne jamais d'ordres parce que l'on connaît d'avance toutes ses volontés et qu'on les exécute



avant qu'il ait eu le temps de les exprimer. Papa gardait les soucis de la maison et du travail, Grand-Père en avait la majesté.

Enfin, le lot commencé était achevé. Alors, Grand-Père poussait un *oh!*... de soulagement et aussi de satisfaction pour le labeur mené à bonne fin. Il donnait un coup à sa tuque pour en faire tomber le bran de scie et criait d'une voix joyeuse quoique épuisée :

— On arrête, Julien ?

— Oui, *son père*, y'en a assez *pour à soir*.

— Jos, ferme la clef de la chaufferie, on arrête!...

Jos, qui avait prévu ce commandement depuis un quart d'heure, avait laissé amortir le feu. La pression ne marquait plus que 30 degrés au manomètre et un gros tas de bran de scie attendait pour le lendemain.

Pendant ce temps, Grand-Père examinait la scie, l'essuyait avec un vieux linge et regardait si quelque dent n'avait pas sauté, auquel cas il faudrait, le lendemain, la remplacer avant de se mettre à l'ouvrage : opération d'ailleurs facile, car les dents étaient mobiles, fixées seulement au disque d'acier au moyen d'un *débourreur* qui se *forçait* dans une rainure spéciale.

Joseph, mon frère aîné, content de la journée finie, résistait rarement à l'envie d'aller faire un tour au canal. Il descendait l'escalier de bois, arrivait au bord de l'eau, traversait la vieille *dam* formée d'une double rangée de madriers retenus en place par des tiges de fer à écrou et séparés



par un lit de roches. Arrivé sur la levée, il courait à l'écluse, tirait la *pelle* qui donnait sur la rivière, enfonceait l'autre qui donnait sur le canal. Le courant, obligé de changer de direction, se précipitait dans la rivière avec un bruit de cataracte. C'était un de ses grands plaisirs, de lever et de baisser plusieurs fois les pelles et de changer le courant. C'eût été le mien aussi, mais le degré de ma force n'atteignait pas à la hauteur de mes désirs et j'en étais réduit à faire l'office de spectateur. Manquer au tir les canards sauvages et ne pas pouvoir lever la pelle de l'écluse : voilà les deux grands chagrins de ma première enfance!...

Grand-Père, dont l'ouïe était remarquablement fine, suivait les phases de l'opération par le simple changement de bruit.

— Voilà encore ce petit sorcier en train de *grouiller* les pelles ! disait-il.

Puis, après quelques instants passés à écouter cette musique dolente et monotone, il rentrait à la maison.

Pour moi, qui avais passé la journée à tuer le temps... et les moineaux, j'étais accouru sur le canal dès que Joseph y était arrivé ; je restait là longtemps dans la muette contemplation de son habileté et de sa force.

— Mais, me direz-vous, si nous avons bien compris votre histoire, le susdit moulin marchait à la vapeur — au bran de scie ! — Alors pourquoi ce canal, cette écluse?...

— Ah ! dame, vous me demandez là une



chose dont je fus longtemps sans m'inquiéter. L'eau passait sous le moulin, voilà tout ce que je savais; et que l'eau passât me semblait tout aussi nécessaire pour la bonne marche du moulin que d'avoir, par exemple, une *roue d'erre* où s'enroulait la courroie sans fin. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris la vérité. L'eau passait sous le moulin, à peu près comme elle passe sous les ponts, pour le simple plaisir d'y passer.

Il faut vous dire que la scierie de Grand-Père avait été jadis un moulin dans toute la force du terme. Ses grosses *meules* de pierre, maintenant immobiles, avaient longtemps écrasé le blé, l'orge, l'avoine, le sarrazin; ses *malaxeurs*, et ses *trémies* avaient préparé le *son de moulée*; plus que cela, ses cardeuses avaient cardé la laine et l'avaient ensuite préparée en *étoffe du pays*. Et, dans ce temps-là, toute sa force motrice, toute sa vie, lui venait de la turbine centrale actionnée par le courant... et vous comprenez maintenant, n'est-ce pas? l'existence du canal, de la dalle et de son écluse.

Pourquoi le moulin avait-il ainsi évolué? Hélas! nos gens se lassèrent de semer le blé qui leur venait à pleins chars de l'Ouest. Pendant plusieurs années, Grand-Père s'était obstiné à cultiver quand même son champ de blé et lorsque Grand-Mère cuisait le pain, au petit four rustique, elle pouvait dire que c'était le pain de son blé. Mais voilà que nos gens se lassèrent aussi, même en semaine, de porter



la grosse étoffe du pays. Le moulin, faute d'ouvrage, devint silencieux. C'est alors que Grand-Père y ajouta la scierie.

La vie recommença de plus belle, non plus avec l'eau, mais avec la vapeur. Hélas! la forêt diminue chaque jour dans notre belle vallée du Richelieu: les tas de billots sont de moins en moins gros chaque hiver; bientôt le moulin de Grand-Père se taira pour toujours.

Cependant, à demeurer ainsi les mains dans les poches, en plein vent, je ne tardais pas à être saisi par le froid et je rentrais avec Joseph à la maison.

Papa, lui, restait le dernier, donnant un dernier coup d'œil aux billots entassés sur *l'aubel* du chemin, achevant de régler avec celui que l'on venait de scier et, à moins qu'il ne fût très froid, il restait encore, après son travail, le temps de fumer une pipe, trouvant une jouissance toute particulière à voir les dernières clartés s'éteindre à l'horizon, et les premières étoiles de la nuit paraître dans le ciel.

Enfin, quand il avait décidé de rentrer, il faisait sa tournée à l'étable pour constater que les bêtes avaient été soignées, que la traite était finie, et que, là aussi, grâce à Alma, la soeur aînée, et à Hormisdas, tout était en ordre.

Aussitôt papa rentré, on soupait. Grand-Mère disait *l'Angélus* en français: nous répondions tous et Grand-Père y ajoutait le *Bénédicté*.





Grand-mère cuisait le pain au petit four rustique.



Le souper terminé, on s'empressait de desservir la table et de ranger toutes choses, tandis que Hormisdas allumait le fanal pour la dernière tournée à l'étable, en compagnie de papa.

Le train fini, chacun venait s'asseoir près du foyer, car il y avait un foyer, avec une immense cheminée surmontée d'un manteau comme celle que l'on peut admirer encore dans l'antique château de Ramesay, à Montréal.

C'est la dernière que j'ai vue. Aujourd'hui le poêle sombre a remplacé la claire cheminée dans nos demeures; c'est dommage. Le poêle en fonte, à double pont!... Il était déjà à la cuisine, servant à la préparation des repas; la cheminée, elle, n'avait d'autre but que de chauffer et de présider la réunion de famille.

Ah! le bon feu!... et les joyeuses flammes!... Blanches, rouges, pourpres; elles dansaient dans l'âtre!... Comme il était plaisant de se ranger autour des grosses bûches de bouleau, de cèdre ou d'érable, et de les voir pétiller en lançant des gerbes d'étincelles, tel un feu d'artifice en miniature, tandis qu'une petite flamme bleue courait en avant sur l'écorce sèche!

Et comme on était bien, près du foyer, tandis qu'on écoutait la bise se lamenter dans les grands arbres! Comme il fait bon avoir chaud, quand dehors il fait froid!...

Nous étions là une bonne douzaine, sans compter Monsieur le curé qui venait veiller régulièrement, une fois par semaine, et les voi-



sins, de temps en temps, pour la partie de cartes.

Chacun avait sa place, qu'il reprenait tous les soirs! Grand-Père, comme un bon patriarche, se mettait au milieu, dans une large chaise dont les bras et le dossier avaient été rembourrés par maman.

Grand'Mère, tricoteuse infatigable, avait toujours un chandail ou une paire de chaussettes sur le métier. Aussi tenait-elle constamment auprès d'elle une table à ouvrage sur laquelle se trouvaient une corbeille minuscule, pleine de pelotons de laine de différentes couleurs et un *nécessaire* de couture à couvercle d'ivoire, avec ses initiales gravées en or. Table, corbeille et nécessaire formaient un des cadeaux qu'elle reçut lors de son mariage, voilà cinquante ans passés.

Papa et Maman se mettaient à droite, mes grands frères et sœurs, sur les berceuses, un peu en arrière, et l'aînée de mes sœurs, ma "grande", près de Grand'Mère, dont elle préparait les pelotons de laine, à moins qu'elle ne s'occupât du *ber*, où dormait celui qui était le dernier de notre génération, qui en est aujourd'hui le plus gros et a cette ressemblance avec moi de n'avoir jamais rien fait de bon!...

Quant à nous, les petits, nous n'étions pas embarrassés pour nous trouver une place, je vous assure. Outre les sièges bas et les petites *berçantes*, il y avait les genoux de papa et de maman.



Par-dessus tout, nous aimions à être sur les genoux de Grand-Père. Tous les soirs, il se livrait de véritables manœuvres stratégiques pour conquérir cette position enviée. On s'accrochait à tout : aux bras de Grand-Père, aux boutons de son gilet. Lui, souriant, laissait faire sans rien dire et récompensait même le vainqueur d'une tape amicale.

Je vous l'ai dit, Grand-Père avait soixante-quinze ans bien sonnés ; mais nous aurions cru volontiers qu'il existait depuis toujours. D'ailleurs, tout était vieux dans le vieux moulin de Grand-Père, excepté nous, les enfants de ses enfants : vieilles armoires, vieilles coutumes, vieilles histoires des anciens jours !

Aussi, notre refrain ne variait guère, chaque soir. Une fois le vainqueur confortablement installé sur les genoux, nous ne prenions pas de temps à nous écrier :

— Une histoire, Grand-Père, une histoire !

La réponse invariable était :

— Je n'en sais plus !

Mais nous savions ce que cela voulait dire ; car Grand-Père, après s'être fait prier un peu pour la forme, acquiesçait en souriant. Le temps d'allumer *Ti'Fine* — *Ti'Fine*, c'était sa vieille pipe, présent que lui fit Grand'Mère, le jour de sa fête, voilà bien longtemps — le temps d'allumer *Ti'Fine* et il commençait.

Ah ! les belles histoires que j'ai entendu raconter là ! Combien de fois n'ai-je pas pleuré sur *Jean* et *Marie*, tout seuls dans leur île dé-



serte, sur le *Petit Poucet*, perdu avec ses frères! Parfois, c'étaient des événements plus récents qui faisaient l'objet des récits de la veillée: car, il faut le dire, Grand-Père avait fait le coup de feu en 37 et il aimait à en parler.

Il fallait l'entendre raconter les exploits des patriotes ou la fureur du vieux *Brûlot*, comme il appelait Colborne. Le général anglais était venu à Iberville, ses troupes avaient même pataugé toute une nuit dans l'église, à la grande indignation des habitants; mais les Anglais étaient les maîtres alors, il *avait foullu se farmer*, comme disait Grand-Père. N'était-on pas venu perquisitionner jusque dans le moulin? Et je ne sais ce qui serait arrivé, si Grand'Mère n'avait eu la présence d'esprit de jeter le fusil par la fenêtre, dans le Richelieu, où il resta quinze jours. Les Anglais partis de la région, Grand-Père alla repêcher son vieux compagnon: c'est lui que l'on voyait maintenant pendu au mur. Pauvre fusil, massif et rouillé, Grand-Père ne le regardait pas sans qu'une flamme passât dans ses yeux!...

Il faut vous dire que, dans son jeune temps, Grand-Père avait été un ardent patriote. L'un des premiers à prendre les armes, il fut parmi cette poignée de braves qui, à Saint-Charles, abandonnés par leur chef qui avait fui lâchement, mitraillés par les soldats de Wetherall, se battirent en désespérés. Une balle lui avait traversé la jambe gauche. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il revint à lui alors que tout



était fini: le dernier patriote avait fui. Ce fut son salut. La nuit couvrait la plaine. Il entendait la voix des sentinelles. Tout à coup, il aperçut un cheval en liberté qui broutait tranquillement l'herbe de la prairie. Il se traîna jusqu'à lui, le flatta, sauta en selle et parti bride abattue pour le moulin, où il arriva aux petites heures du jour.

Personne ne l'avait vu rentrer, mais on le soupçonnait et c'est pourquoi les bureaucrates étaient venus perquisitionner à la maison.

Pour nous, cette équipée était devenue légendaire, et faisait partie intégrante du domaine des fées. D'ailleurs, Grand-Père avait une façon unique de raconter, il fallait voir avec quel religieux silence on l'écoutait.

Parfois, seulement, lorsque les péripéties étaient amusantes ou que l'histoire prenait un dénouement imprévu — car le dénouement des mêmes histoires changeait un peu tous les jours — on entendait le rire argentin de Grand'Mère.

Il est remarquable comme le rire des vieilles grand'mères se rapproche du rire des petits enfants. Grand'Mère riait toujours; elle était la joie de la maison. Chacun, entraîné par son exemple, l'imitait: les plus grands riaient du détail amusant et nous, les petits, nous riions tout simplement parce que Grand'Mère riait. Grand-Père profitait de l'hilarité générale pour activer la combustion de *Ti'Fine* qui menaçait de s'éteindre.

Cela durait longtemps, très longtemps. Puis,





En un instant, il fut en selle et courait bride abattue vers le moulin.



comme il se faisait tard, on faisait la prière. Grand'Mère, qui savait si bien rire, savait prier aussi; nous répondions de notre mieux, les yeux un peu brouillés par le sommeil.

Enfin, après un dernier baiser de nos parents, une caresse de Grand-Père, un dernier sourire de Grand'Mère, nous montions lestement dans la *grand'chambre*, au-dessus de la cuisine. Ma *grande*, qui présidait au coucher, venait nous *border* dans notre lit et bientôt le sommeil fermait nos paupières pour nous transporter dans le pays mystérieux où l'on ne saurait aller que les yeux fermés et qui, pour nous, était peuplé de *fées*, d'*ogres géants* et de patriotes tirant sur des *Habits rouges*.

Hélas! tout finit ici-bas! Le sourire de Grand'Mère s'est arrêté. Sur sa couche funèbre, elle semblait sourire encore. Sa table à ouvrage et son nécessaire de couture passèrent aux mains de ma *grande* qui lui avait tant aidé; mais elle n'osait presque pas s'en servir, parce qu'elle ne pouvait les regarder sans pleurer.

Oh! Grand'maman, Grand'maman! combien de fois depuis ai-je désiré entendre ton rire clair et sonore!... Il est descendu avec toi dans la tombe. Quand j'essaye de le faire revivre en moi, je pleure, parce que je sais bien qu'il ne reviendra plus!...

Grand-Père n'avait pas tardé à suivre sa compagne au tombeau. Il mourut au commencement de l'été, les armes à la main, on peut le dire! Il avait scié tout l'hiver, malgré les



conseils de papa qui, le sentant plus faible, aurait voulu le voir se reposer. Seulement, le soir avant d'entrer, il restait un long moment immobile, tourné vers le village et le cimetière, semblant parler à quelqu'un. Un jour il rentra plus las que de coutume : ce soir-là nous n'eûmes pas d'histoires. Huit jours après, on portait son corps au tombeau !

Ils reposent tous deux, là-bas, à l'ombre de la croix, sous un grand orme. Unis pendant la vie, ils n'ont pas été séparés dans la mort.

Le moulin, étonné de ne plus sentir la main experte qui le dirigeait, s'est recueilli à son tour pour mourir et, pierre à pierre, il s'est écroulé. Ses ruines, à jamais muettes, pleurent les chers disparus.

Souvent le soir, quand la brise souffle au dehors, dans les grands arbres, il me semble les voir encore, avec leurs cheveux couleur de neige et leur visage ridé. Tout en larmes, à ce souvenir du passé, je m'écrie : "Ah ! le bon temps qui s'écoulait jadis, dans le moulin de Grand-Père" !...

Hélas ! où sont les neiges d'antan ! où sont ces heures exquises du soir où, assis en cercle, autour des bûches crépitantes, nous écoutions le vent, dont les mille bouches invisibles sifflaient aux quatre coins du moulin !...

Au fait, vous ai-je dit que le vent est mon ami ? Enfant, je me cachais derrière les murs du moulin pour le surprendre au passage, ne pouvant m'imaginer qu'un personnage aussi



bruyant fût invisible. Quand je fus bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, ma curiosité n'en devint que plus vive. Le mystère de cet être invisible, qui courbait les arbres en hiver, couchait les avoines en été, emportait au ciel les feuilles mortes en automne, me passionnait. Je m'appliquais de longues heures à déchiffrer son langage; mais je n'y parvins pas tout d'abord.

Maintenant, nous avons fini par nous entendre. Souvent, le soir, à la brunante, la pipe entre les dents — car il affectionne particulièrement se jouer dans les volutes de la fumée tabagique qu'il hume comme un encens — souvent, le soir, à la brunante, nous causons comme de vieux camarades. Il n'est pas exigeant, vous savez, mon ami le vent. Toujours il laisse à mon initiative le sujet de la conversation: triste, quand je suis morose; hilare, quand j'ai envie de rire.

J'ai entendu le bruit des mers lointaines et des chutes célèbres; mais, lorsque je veux rêver suavement, j'appelle mon ami le Vent et je lui dit: "Allons, camarade, parle-moi du moulin de Grand-Père!" Aussitôt il accourt murmurer à mon oreille les choses du passé, car il aime à remuer les cendres mortes... et je crois bien que c'est à lui que vous devez cette histoire.



## LE MESSAGE DE LA MORTE

On se rappelle encore la faillite de la banque de Saint-Jean, malheureuse affaire qui précipita dans la misère un grand nombre de familles et conduisit au pénitencier le principal représentant de l'entreprise déficitaire.

La faillite d'une banque ou de toute autre société financière n'est pas l'œuvre d'un jour. Qui dira quel fut le premier pas hors de la droite voie, la première fissure qui permit au torrent de s'infiltrer et d'emporter la digue? On lutte, on espère regagner le terrain perdu, on croit bien faire en courant un risque de plus, on voile d'un mensonge la situation terrible: n'est-il pas de l'intérêt des déposants eux-mêmes qu'on les trompe un peu?... Un coup heureux peut tout sauver! Et quand, vaincu, on doit abandonner la lutte, on s'aperçoit que tout est perdu...même l'honneur!

Il y aurait là une étude de mœurs digne de tenter la plume d'un psychologue de profession.



Dire que nos écrivains se lamentent de ce que la vie de notre jeune pays n'offre, à l'observateur, rien qui vaille la peine d'être décrit. Aveugles, qui accusent le soleil de leur cécité!...

Toutefois, si cet événement m'a retenu, si je me reprends aujourd'hui, après un quart de siècle écoulé, à feuilleter les journaux de l'époque, ce n'est pas pour y trouver des détails qui n'intéressent plus personne, mais pour revivre un des à-côtés de cette histoire et resusciter ce que l'on pourrait appeler l'envers de l'un des personnages, précisément celui qui joua le principal rôle dans cette malheureuse affaire. Comme je trouve de l'intérêt à me remémorer cette histoire, peut-être le lecteur en trouvera-t-il aussi à la lire si, toutefois, ma plume n'est pas trop infidèle à ma pensée.

Qu'on me permette seulement de taire un nom qui pourrait raviver des blessures dans des cœurs endoloris et honnêtes.

\*

\*

\*

C'était par un jour pâle d'octobre. La nuit venait à grands pas, aidée dans son œuvre sombre par un ciel terne et bas où couraient de gros nuages grisâtres. Les employés de la banque étaient partis: billets et gros livres, retirés pour la nuit dans la voûte de sûreté, n'encombraient plus les guichets; l'appartement avait pris un air propre et vide.

Seul, dans son bureau privé, le directeur-gérant, M. Jacques Revel, achevait une lettre.



Soudain, la poignée de la porte tourna et le financier ne put retenir un geste de dégoût à la vue de celui qui se montrait dans l'espace entrebaillé.

C'était un homme maigre, au visage décharné, aux yeux caves et cernés. Ses épaules voûtées, sa barbe négligée, ses cheveux en désordre, ses mains tremblantes qui serraient nerveusement une casquette crasseuse, une de ces épaves que la société porte dans son sein comme un chancre. L'amas confus des guenilles qui le couvraient tant bien que mal, les souliers éculés, son entière apparence enfin, tout proclamait une ruine complète. Et, en effet, ce dernier vocable était le seul sous lequel cet homme était connu depuis longtemps, le seul auquel il répondait : "La Ruine".

L'expression de dégoût s'accrut sur les lèvres de Jacques Revel, à mesure qu'il considérait le visiteur. Sa voix s'éleva tout à coup, implacable et froide comme un couteau d'acier.

—Qu'est-ce qui t'amène encore ici ? Ne t'ai-je pas dit, la dernière fois que tu es venu, que je ne voulais plus te revoir ?

—Oui, Jacques, je sais, répondit la voix chevrotante du vagabond. Je sais que je ne suis pas un homme dont on ait le droit d'être fier ; je sais que j'ai été la honte de ta vie et je ne m'attendais pas à une meilleure réception que celle que tu me fais en ce moment. On m'appelle "La Ruine", et on a raison : je suis une de ces épaves qui ont roulé du bien au mal, du mal



au pire. Pourtant, Jacques, je suis ton frère, après tout, et, *elle*, c'était ta sœur... et c'est un message d'*elle* que je t'apporte aujourd'hui! Oh! je comprends ce regard que tu viens de me lancer, j'ai vu ton haussement d'épaules et je lis sur ton visage ce que tu es sur le point de dire!... Tu penses que je t'ai menti la dernière fois que je suis venu ici, et que je vais te mentir encore aujourd'hui.

Il y a un an — oui, un an déjà: la vie passe vite pour les riches; pour les pauvres, sans être plus longue, elle dure davantage — il y a un an, je venais t'avertir qu'elle se mourait de froid et de faim, parce que tu l'avais abandonnée et je te suppliais à genoux — tu t'en souviens? à genoux — de faire quelque chose pour elle.

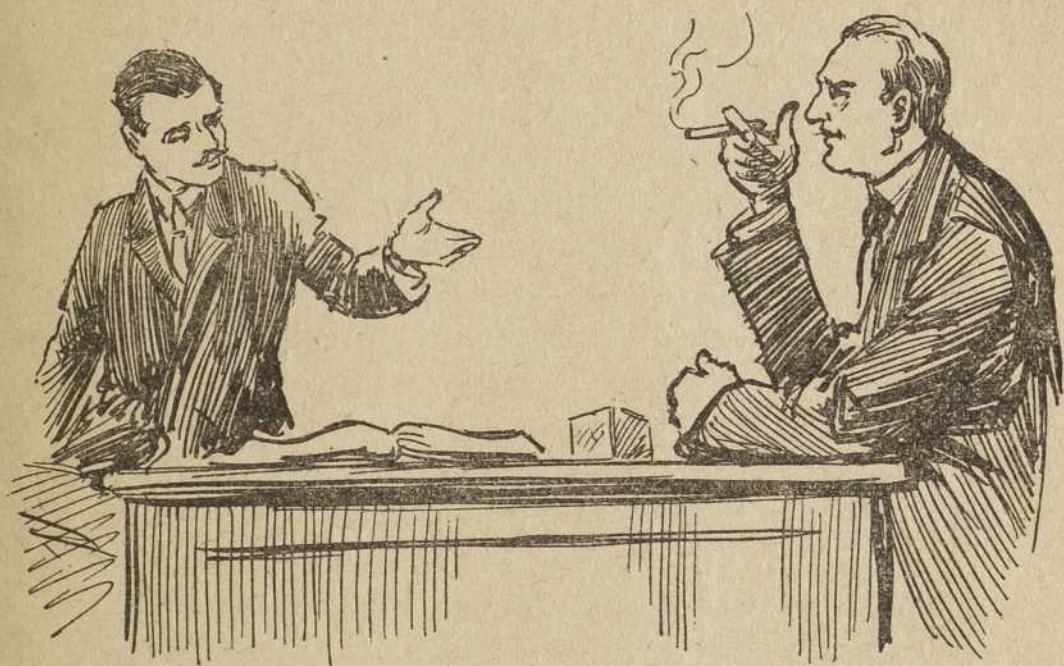
Oh! tu l'aurais sauvée alors! Qui sait? peut-être te serais-tu sauvé toi-même. Mais non, tu étais sûr que je mentais; au lieu du secours attendu, tu m'as lancé des injures à la face et tu m'as fait jeter à la porte par tes valets!

Rappelle-toi ce jour, Jacques. Tu l'as oublié, toi, peut-être; moi, je ne l'oublierai jamais, ni en ce monde, ni en l'autre. Tu étais assis à cette même place, le visage heureux, le cigare aux lèvres et, tout autour de toi, sur le parquet, sur les murs, se voyaient les marques de ce luxe que donne la fortune.

Pendant ce temps, ta sœur, que dis-je? ta mère, celle qui avait sacrifié pour toi sa vie, son amour, son bonheur, se mourait de froid et de faim dans une pauvre mansarde; elle agoni-



sait! Pendant ce temps, tu m'injuriais. tu me traitais de menteur, tu criais que tu ne ferais rien pour elle, rien pour moi!... Oui, je sais, tu voudrais m'interrompre, tu étends déjà ta main vers le bouton électrique pour appeler tes domestiques. C'est ce que tu as fait lors de ma



Tu étais assis à cette place, le regard heureux, le sourire aux lèvres.

dernière visite, l'an passé. Aujourd'hui, tu ne le feras pas, tu m'écouteras; car, je te l'ai dit, je t'apporte un message de sa part, le message d'une morte, et je te le dirai.

Quand ce sera fait, tu n'auras pas besoin de me mettre à la porte; je partirai tout seul et tu ne me verras plus. Ecoute, Jacques, ce sont les dernières paroles d'une morte, oui, d'une morte,



car notre sœur mourut la nuit même qui suivit ma visite ici, l'an passé.

Jacques eut un tressaillement, le frémissement de quelque chose qu'il croyait éteint en lui et qui se réveillait soudain. L'étranger, près de la porte, s'était inconsciemment redressé; sa voix s'était raffermie et, dans ses yeux, on pouvait voir comme la lumière lointaine d'une honnêteté retrouvée. Ce n'était plus le vagabond vulgaire, c'était le justicier; il fit quelques pas vers le bureau de son frère et continua. Une douceur soudaine passa dans le ton de sa voix, comme si elle avait voulu rendre la sensation caressante des choses qui lui restaient à dire.

—Tu te rappelles, Jacques, le jour où je suis venu implorer ton secours pour elle? Tu me fis mettre à la porte et tu osas même me menacer, moi, ton frère, de me faire arrêter comme un ivrogne et un vagabond!

Eh bien, oui! j'avais bu ce jour-là. Pourtant, je te l'assure, je n'étais pas ivre. Mais l'eussé-je été que ce que je vis, à mon retour à la mansarde de notre sœur, aurait suffi pour rendre toute sa raison à un homme pire que moi. J'en fus bouleversé et je t'assure, Jacques, que je n'ai pas touché une goutte de boisson depuis ce jour-là.

Quand j'arrivai près d'elle, elle était étendue sur son grabat, pâle et presque sans vie. Sa pauvre figure amaigrie était bleuie par le froid. Et pas de bois pour réchauffer un peu l'appartement glacé!



Oh ! lorsque je la vis ainsi, elle qui nous avait servi de mère, tandis que j'avais encore, dans les membres, la sensation confortable de chaleur que j'avais éprouvée dans ton bureau, je te maudis de toutes les malédictions les plus épouvantables... mais elle m'arrêta.

Elle me fit asseoir près d'elle, sur le rebord du lit, elle prit mes mains dans les siennes et se mit à me parler avec cet accent maternel qu'elle avait jadis quand nous étions enfants. Tu te rappelles, Jacques, comme elle nous parlait dans la vieille maison de Saint-Grégoire, alors qu'elle remplaçait notre père et notre mère ?

A entendre le son ancien de cette voix, il me semblait que j'étais redevenu l'enfant d'autrefois et je crois qu'elle aussi se croyait revenue au temps passé, dans la vieille demeure familiale, près de la montagne, à deux pas du cimetière où dormaient nos parents. Sa carrière d'institutrice aurait pu lui assurer une vie calme et sans soucis, mais, sans hésiter un seul moment, elle avait tout abandonné pour se dévouer entièrement à nous.

Son esprit semblait avoir oublié le présent pour revivre le passé. Sa voix douce et monotone me rappelait des choses depuis longtemps oubliées, des choses que je n'avais jamais bien comprises, qu'elle nous avait toujours cachées jusque-là. Oh ! si tu savais tout ce qu'elle a souffert à cause de nous !... Notre bonheur a été taillé dans les lambeaux du sien !

Elle se revoyait jeune fille en deuil, nous te-



nant tous les deux par la main, au retour des funérailles du père. Jusqu'à présent, elle nous avait servi de mère, il lui faudrait désormais remplacer aussi notre père.

Nous étions encore trop petits pour comprendre, mais la vue de la fosse et du cercueil avait dû nous effrayer; car, cette nuit-là, nous pleurâmes avant de nous endormir et elle dut veiller longuement au pied de notre lit. Elle nous coucha l'un après l'autre, puis elle s'agenouilla pour prier. Elle demandait au bon Dieu de l'aider à devenir pour nous un père et une mère véritables.

Oh! Jacques, j'aurais voulu que tu l'aies entendue raconter tout cela; ton cœur, pourtant si dur, se serait brisé. Pour moi, je fondais en larmes. Y penses-tu? elle a passé ainsi des nuits entières à prier pour nous, tandis que nous dormions. Et dire que j'étais devenu l'homme que j'étais en ce moment!... Oh! à cette pensée, je me serais roulé dans la poussière, à ses pieds, lui demandant pardon!...

Alors, elle continua l'histoire de notre enfance, quand vinrent les temps durs: comment elle fut obligée de vendre la terre paternelle qu'on ne pouvait plus cultiver. Oh! comme cette séparation lui coûta! Mais il fallait vivre. Elle vint habiter Montréal et chercha des travaux de couture pour subvenir à nos besoins et nous tenir à l'école.

Te rappelles-tu ce temps, Jacques? Pour moi, je crois le revoir encore et, en le revoyant main-





Sa carrière d'institutrice aurait pu lui assurer  
une vie calme et sans soucis.



tenant, je le comprends mieux. Tard dans la nuit, elle cousait, cousait, afin que le lendemain rien ne nous manquât en fait de nourriture, de vêtements et de livres.

Tu étais déjà l'écolier studieux qui faisait pressentir l'homme travailleur que tu es devenu : toujours le premier, rapportant à la maison tous les prix et toutes les médailles.

Pour ma part, je n'en profitais guère : mauvais écolier, compagnon turbulent, je rentrais souvent avec, pour toute décoration, une veste salie ou un pantalon déchiré.

Elle se rappelait tout cela et elle me le racontait, durant cette nuit, la dernière qu'elle devait passer sur cette terre. Elle me parla aussi des jours qui suivirent ; comment tu obtins une position à la banque, tandis que je restais le bon à rien que j'avais été jusque-là. Pour elle, elle continuait à travailler et à prier. Sa constante préoccupation était ses deux enfants : celui qui faisait courageusement son chemin dans la vie, gravissant, l'un après l'autre, les échelons de la fortune et de la renommée ; l'autre, le coureur, le viveur, qui gaspillait, dans la débauche, une jeunesse inutile.

Peu à peu, cependant, tu oubliais le chemin de la petite maison où un cœur avait battu pour toi, où des mains avaient gagné le pain quotidien de ton enfance. D'abord tu cessas de venir pour le repas de midi, puis tu pris pension en ville sous le prétexte d'être plus près de ton travail et enfin tu brisas à peu près



complètement avec nous, pour conclure l'heureux mariage qui te hissait, tout d'un coup, au rang de la haute société. Elle ne songea pas à te blâmer. "Ne faut-il pas, disait-elle, qu'il songe à sa vie!..."

Elle me parla ensuite du temps où sa vue commença à baisser. Pauvre sœur, elle avait tant travaillé, et si tard dans la nuit, à la faible lueur d'une lampe fumeuse, que ses yeux s'étaient usés avant l'âge.

Ce travail incessant lui avait permis de gagner le pain quotidien; mais, à cause de nous deux, elle n'avait rien mis de côté. Aussi, quand elle se vit obligée d'abandonner ses travaux de couture, le spectre de l'indigence vint frapper à sa porte.

Pauvre sœur! je lui avais causé bien des soucis avec mon humeur vagabonde! Je ne rentrais guère à la maison que lorsque j'avais le ventre creux et le gousset vide. Pourtant, je l'aimais. Quand je la vis ainsi devenue presque aveugle, cela me fit un coup; le remords me prit et, pendant quelque temps, je m'arrêtai de boire. Je me mis en quête de quelque travail qui me permettrait de la faire vivre. Mon désir aurait été de la guérir, en la faisant soigner par un médecin de renom; mais il aurait fallu de l'argent et je n'avais que des dettes.

C'est alors que je songeai à toi. Tu ne nous écrivais plus depuis longtemps, mais nous savions que tu avais quitté Montréal pour Saint-Jean. D'ailleurs les journaux parlaient de toi,



tu commençais à devenir célèbre dans la finance et dans la politique. Je t'écrivis une lettre qu'elle signa. Elle reçut ta réponse et la lut sans me la communiquer. Lorsque je m'informai auprès d'elle du contenu, elle me répondit simplement que tu ne voulais rien avoir de commun avec nous et que tu refusais tout secours. Ce n'est que la nuit de sa mort que j'ai su la vérité toute entière. Tu lui avais offert de la prendre avec toi et de pourvoir à tous ses besoins, à condition qu'elle promît de ne plus me revoir.

Tu ne m'as jamais aimé, Jacques; même quand nous étions enfants, tu me détestais; peut-être bien parce qu'elle semblait me préférer à toi. S'il en est ainsi, c'était uniquement parce que j'étais le plus sauvage, celui qui a le plus besoin qu'on s'occupe de lui. C'est ainsi qu'agissent toutes les mères qui lui ressemblent. L'enfant qu'elles préfèrent, qu'elles chérissent, celui qu'elles soignent avec le plus de tendresse, ce n'est pas celui qui leur apporte le plus de joie ou de fierté, c'est celui qui est le plus faible, le moins intelligent, celui, en un mot, qui n'est pas capable de se tirer d'affaire tout seul. Elle savait que, même à cet âge, j'avais besoin d'elle, et c'est pour cela qu'elle ne voulut m'abandonner à aucun prix, pas même au prix de sa vie. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait refusé ton offre.

Oh! certes, je ne suis pas venu ici pour juger ta conduite. Tu me connaissais et déjà tu me méprisais; tu ne voulais pas déshonorer ta mai-



son, tes amis et la grande dame que tu avais choisie pour ton épouse. Non, Jacques, je ne t'en veux pas de m'avoir mis de côté dans l'offre que tu faisais à notre sœur. Je regrette seulement de n'avoir pas connu tes conditions plus tôt; les choses auraient pu se passer différemment en ce qui regarde la pauvre fille qui nous avait servi de mère à tous les deux et qui est morte à la tâche.

Non, je ne le sus pas et les choses continuèrent à empirer. A la fin, désespéré, affolé, je me tournai encore vers toi et je résolus de faire un dernier appel à ton cœur. Je dépensai mes dernières ressources pour acheter un billet d'aller et retour de Montréal à Saint-Jean. J'espérais te ramener avec moi ou du moins obtenir quelques secours qui l'auraient sauvée. Hélas! tu me fis jeter à la porte par tes valets, avant même de m'avoir entendu.

La mort dans l'âme, je repris le chemin de Montréal et j'arrivai juste à temps pour passer avec elle sa dernière nuit sur la terre.

Toute la nuit, elle parla de toi ou de moi. Enfin, vers l'aurore, elle tomba dans une espèce de sommeil léthargique coupé de délire. Elle me baisait la main en prononçant ton nom. Quand elle s'éveilla, elle avait recouvré toute sa connaissance, mais elle était si faible qu'elle pouvait à peine parler.

Elle me fit signe. Je compris qu'elle avait quelque chose d'important à me dire. Je me penchai vers elle, j'approchai mon oreille de ses



lèvres mourantes. C'est alors qu'elle me confia le message que je suis venu t'apporter aujourd'hui.

Sa voix n'était plus qu'un souffle et sa respiration, oppressée par une toux déchirante, coupait ses paroles à chaque instant. Mais tel était son désir de me confier le message qu'elle ne pouvait demeurer en repos.

Ce message, Jacques, je vais te le répéter mot pour mot. Vois-tu, c'est comme si sa voix résonnait encore à mon oreille. Je vivrais cent ans que je ne pourrais l'oublier. Ecoute :

—Tu lui diras, murmura-t-elle, tu lui diras que je l'ai suivi pas à pas dans la vie : quand il jouait, petit enfant, dans la cour de la ferme à Saint-Grégoire, quand nous avons quitté la campagne pour aller en ville, quand il a fait ses premiers essais dans le monde, quand il luttait et se débattait pour se faire une place au soleil. Oh ! comme je priais pour lui alors ! Mes prières, c'était tout ce que je pouvais lui donner : mais Dieu sait qu'elles ne lui ont pas manqué. Je l'ai vu ensuite quand il a gravi les degrés du succès, quand il s'est posé devant tous comme l'homme du jour et j'étais fière de lui !...

Mais, oh ! la blessure qui s'est faite à mon cœur lorsque j'ai dû constater que, lentement mais sûrement, l'enivrement du succès lui faisait oublier tout ce qui lui avait été cher jusque-là, tout ce que je lui avais appris à aimer. Non content de s'éloigner de sa famille, il s'éloignait de Dieu. Hélas, l'amour de l'argent, la



soif de la renommée ont éteint dans son cœur les vérités de notre sainte religion. Tout occupé de conquérir la terre, il a oublié le ciel.

Cependant, j'ai confiance; j'ai toujours espéré, je l'ai suivi de loin, j'ai toujours prié pour lui, même quand il a cessé de m'écrire, quand je me suis rendu compte qu'il avait mis de côté ses amitiés d'autrefois.

Il s'est élevé à une haute place dans le monde, il a de l'argent, des amis, une belle maison, en un mot, tout ce que le monde peut donner. Mais à quoi cela lui servira-t-il, quand il sera étendu, comme je le suis maintenant, sur son lit de mort? Pourra-t-il emporter son or et sa maison? Ses amis l'accompagneront-ils jusque dans ce monde mystérieux pour prendre sa défense au terrible jugement! Dis-lui de reprendre le petit catéchisme que je lui ai enseigné, de l'ouvrir aux premières pages et d'y relire cette sentence: "*Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme!*"... C'est là mon dernier message, le testament que je lui laisse avec mon amour et ma bénédiction.

Elle s'arrêta, épuisée. A peine un léger souffle s'échappait de sa bouche. Un moment même je crus qu'elle avait trépassé et je ne pus retenir un sanglot. Mais soudain, ses yeux s'ouvrirent, une faible lueur colora ses joues et sur ses lèvres passa un céleste sourire.

—Tu lui diras aussi, murmura-t-elle, que je quitte ce monde avec tous ses chagrins pour aller vers un monde plus doux, mais que, de



là-haut, je ne cesserai de penser à lui, de prier pour lui, de veiller sur lui.

Dis-lui que, quand son jour viendra, quand tout lui échappera en ce monde, quand ses amis l'abandonneront, qu'il se retrouvera face à face avec lui-même, qu'il croira tout perdu, dis-lui qu'il se rappelle alors qu'il lui reste son âme à sauver!"...

Elle entra ensuite dans une douce agonie. Comme un rayon de soleil venait de frapper la vitre de la mansarde, elle rendit le dernier soupir; son pauvre cœur avait enfin cessé de battre et de souffrir.

Je t'assure, Jacques, que lorsque nous arriverons de l'autre côté, nous aurons un fameux compte à rendre. Sa mort, là, dans cette triste chambre, sa mort causée par le froid, la faim et les soucis, ne sera pas le moindre de nos crimes.

C'est ce que je compris tout à coup, lorsque je m'agenouillai, par ce matin glacé d'hiver, auprès de son grabat funèbre. La main étendue sur son cadavre, je fis le serment de ne plus boire une goutte de boisson et de mener enfin une vie comme elle aurait voulu que je la mène de son vivant. Mieux vaut tard que jamais, Jacques; ce serment, je l'ai tenu, bien que ce fût difficile quelquefois, je t'assure!...

J'ai essayé de trouver du travail; mais la débauche m'avait marqué de son empreinte et personne ne voulait de moi.

J'ai pelleté la neige dans les rues, j'ai fendu



du bois, porté des fardeaux. Dieu sait comment je suis arrivé à trouver le morceau de pain qu'il me fallait, chaque jour, pour soutenir ma misérable existence. Parfois même, j'ai dû quêter de porte en porte. Comprends-tu? Jacques, j'ai dû quêter du pain, quand je savais que mon frère le jetait à ses chiens. La nuit, je dormais sur les bancs, dans les parcs publics, parce que je n'avais pas de quoi payer un misérable lit, sous les toits.

Plusieurs fois, lorsque tu venais à Montréal, pour tes affaires, j'ai essayé de te rencontrer, pour te transmettre *le message de la morte*. Je suis venu frapper à ta porte. Chaque fois, on me répondait que tu étais absent. Et pourtant, je savais que tu étais là! Parfois même le vent m'apportait les éclats de ta voix!... Sans doute on me prenait pour un vagabond venu là pour mendier!... Qui aurait voulu croire que j'étais ton frère?... Lassé d'attendre, je m'en allais.

Mais, dernièrement, j'ai senti que le temps était venu pour moi et que j'allais prendre le chemin qu'avait pris la défunte. Le médecin du dispensaire ne me l'a pas caché... je le savais bien d'ailleurs!... Tu n'as qu'à me regarder pour t'apercevoir que je m'en vais de misère, de débauche, et que mon heure est venue!

On a fini par me trouver un coin, à l'hôpital, où je pourrai mourir en paix!... Elle a dû prier pour moi, de là-haut, et j'aurai la chance au moins de finir proprement. Je dois y entrer demain et je crois que ce ne sera pas long!...



Mais aurais-je pu mourir sans t'avoir transmis son message?... La nuit dernière, tandis que je dormais à la belle étoile — et je t'assure qu'on n'y est pas très au chaud par le temps qui court — je me suis mis à penser à elle. Il m'a semblé que je revoyais son visage et qu'elle me reprochait ma négligence. Alors, je lui ai promis que j'allais te rencontrer coûte que coûte.

Aussi, ce matin, j'ai ramassé les derniers sous qui me restaient, j'en ai mendié quelques autres, j'ai acheté un billet d'aller et retour, et me voici. Je vais donc te répéter sa dernière parole, son message. Jacques, mon frère, écoute bien, c'est notre sœur qui parle :

— *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme!...*

A mesure que son frère parlait, Jacques avait baissé la tête et s'était caché la figure dans ses mains. Le visiteur s'était peu à peu rapproché; maintenant, il était debout, près du bureau, à côté de lui. Il se recueillit un instant. Aucun bruit ne se faisait entendre et l'on aurait dit que le souffle de la morte passait entre eux.

Enfin, le vagabond releva la tête, tendit la main vers son frère et, d'un ton encore plus doux, il continua :

— Jacques, il faut bien le reconnaître, nous n'avons guère été bons amis. Mais je vais partir pour un lointain voyage... pour un voyage dont on ne revient pas : la morte m'appelle ! C'est la dernière fois que nous nous voyons en



ce monde. Puisque, après tout, nous sommes frères, ne penses-tu pas qu'il serait bon de nous dire adieu? Jacques, veux-tu me serrer la main... avant que je parte pour toujours...

Lentement, Jacques releva la tête, lentement il la tourna vers son frère. Leurs deux regards se rencontrèrent. Alors, sans prononcer une parole, il se leva, saisit la main tendue, passa son bras autour des épaules du pauvre vagabond et une étreinte longue, profonde, réunit enfin les deux frères séparés.

Ils restèrent ainsi quelques instants, sans autres paroles que leurs larmes. Enfin, le vagabond se détacha doucement de l'étreinte. La tête baissée, sanglotant encore, il se retourna, gagna la porte et disparut dans la nuit. Pendant quelques instants on entendit ses pas sur le sol durci, puis le silence se fit de nouveau. Seule, l'horloge, de son tic tac monotone, marquait la fuite du temps.

Au moment où la porte s'était refermée sur le vagabond, le financier retomba sur son siège. Il resta longtemps à songer, les yeux perdus dans le vague. Des images dansaient devant lui. Il lui semblait être dans une pauvre mansarde: une mourante était là, étendue sur un grabat. Au milieu des affres de l'agonie elle trouvait encore la force de lui sourire, en lui murmurant à l'oreille les paroles solennelles de l'Evangile: *"Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme!"*



Et voilà qu'il se prit à se parler à lui-même, comme s'il répondait à la morte.

—Oui, à quoi cela m'a-t-il servi!... J'avais gagné un monde de richesse et je l'ai perdu!... J'ai tenu dans mes mains le pouvoir, et je l'ai perdu!... Je suis seul aujourd'hui, en face de la ruine et du déshonneur!

Demain, le monde me connaîtra pour ce que je suis: un voleur et un faussaire!... Demain, on me montrera du doigt et les vendeurs de journaux crieront mon nom avec ma honte au coin des rues!... Oui, en vérité, le moment est venu où, comme elle le disait, les choses vont m'échapper et où je me trouverai face à face avec la mort!

Accablé, il pencha la tête sur son bureau et ses yeux tombèrent sur la lettre interrompue par l'entrée soudaine du visiteur.

Cette lettre, c'était son adieu à sa femme et à ses enfants. Il y annonçait, en même temps que sa ruine, sa résolution d'échapper par la mort à la honte du déshonneur public. La justice allait venir, mais elle ne trouverait plus qu'un cadavre!... Là, dans un tiroir, à portée de sa main, il y avait un revolver chargé de six balles!...

Le son de la voix entendue tout à l'heure revenait murmurer à son oreille la phrase troublante:

—Il peut gagner le monde entier, mais le jour viendra où il lui faudra tout laisser. Puisse-t-il se rappeler alors qu'il lui reste une âme à sauver!...



Tandis que la voix persistante recommençait encore la même phrase à son oreille, il prit la lettre à moitié écrite, la relut et, lentement, se mit à la déchirer en petits morceaux qu'il jeta dans le panier à papiers.

—Pauvre sœur, murmura-t-il, tu as tant prié!... Après tout, une âme peut encore se sauver dans la ruine, dans le déshonneur public; une âme peut se sauver même en prison!

\*

Quelques heures après, les agents de police entrèrent dans la banque pour s'emparer de la personne du président, accusé de malversation. Ils le trouvèrent à la même place.

Sans une parole, sans une plainte, il se leva et les suivit.



## UNE EXCURSION DE VACANCES

Dès la veille, Tobie n'avait pas manqué de faire à son fils les recommandations les plus pressantes. Tobie, c'était Monsieur le Supérieur; le fils, c'était moi.

Parmi toutes ces recommandations pressantes, il en était une, plus pressante encore si possible: c'était de réveiller mes compagnons à une heure du matin pour que tous nous puissions prendre le train-express Montréal-Halifax, dû en gare à deux heures. Grâce à l'opportune intervention d'un ami du collège, agent de section du Pacifique-Canadien, ce train stopperait, dix minutes après, à la petite station de Versailles, pour nous y déposer; faveur précieuse, à une époque où les automobiles n'avaient pas encore rempli nos routes de bruit, de vitesse, d'essence et de dangers.

Parmi ces compagnons dont le réveil était confié à ma vigilance, se trouvait un certain Raymond D..., bruyant ronfleur devant l'Eter-



nel et grand amateur de l'oreiller de plume. Ce gros garçon lymphatique aurait volontiers sacrifié son droit d'aînesse, chaque matin, pour un répit de quelques minutes. Il était le cauchemar du préfet de discipline, par sa fanfare nocturne autant que par son immobilité matinale.

Je devais donc le secouer jusqu'à certitude absolue de réveil complet; plus que cela, jusqu'à ce que, sa tête ayant quitté le fameux oreiller et ses pieds foulant le plancher, il aurait repris la position normale de l'homme qui est, comme vous le savez, la verticale. Alors seulement ma responsabilité serait à couvert et ma conscience dégagée.

C'était une tâche ardue! Pour la rendre plus facile, Monsieur le Supérieur avait bien voulu me prêter son propre réveil.

—Lorsque vous serez réveillé, me dit-il, vous le cacherez sous vos couvertures, afin d'étouffer le bruit et ne pas mettre inutilement en émoi ceux qui doivent dormir encore.

Ici, permettez une parenthèse pour éteindre la flamme d'interrogation que je vois dans vos yeux. Vous vous demandez, je le sais, comment moi, paisible citoyen des bords du Richelieu, j'avais bien pu songer à les quitter et surtout à une heure aussi indue.

La réponse est aussi simple que poétique. Nous étions au lendemain des prix. La plupart des collégiens étaient déjà rendus au foyer paternel, ou en chemin pour y arriver. Les autres



se préparaient à en faire autant ce jour-là même. Quant à nous, les finissants, qui venions de nous former en amicale, nous avons résolu d'aller en sceller le pacte sur la cime du mont Saint-Grégoire, en contemplant de là-haut le lever du soleil. Tout le monde ne peut pas inaugurer sa vie active par un voyage aux montagnes Rocheuses, n'est-ce pas? mais l'on fait ce que l'on peut!

C'était un rêve caressé depuis longtemps que cette excursion matinale, et Dieu sait le nombre de bonnes notes qu'il avait fallu obtenir pour emporter l'adhésion de Monsieur le Supérieur, toujours prudent en fait d'innovations.

Le mont Saint-Grégoire!... Oh! vous le cherchiez en vain sur une carte sommaire. C'est un simple mamelon isolé, posé sur le sol à la façon d'un casque prussien. Les géographes, pressés de courir aux chaînes gigantesques, ne le remarquent pas toujours.

Mais — tout est relatif en ce monde — dans notre plaine, il est roi; et quelle plaine, celle du Richelieu, fleur du Canada!

Notre montagne est évidemment d'origine volcanique. Elle a surgi à la surface, sous la poussée des forces intérieures, comme un furoncle sous la peau. Cette poussée intérieure, toutefois, n'a pas dû éprouver une bien dure résistance, puisque c'est à peine si le sol est soulevé de manière sensible sur un rayon d'un demi-mille, juste de quoi lui faire un piédestal modeste. Encore ce piédestal n'existe-t-il que sur



trois côtés seulement, puisqu'au nord, le flanc de la montagne se dresse sans transition, droit et à pic comme une falaise au-dessus des eaux.

A quelle époque a-t-il ainsi surgi du sein de la terre? C'est ce qu'un géographe vous dirait avec plus ou moins de précision. Ce fut, en tout cas, il y a longtemps, soyez-en sûr, car il est usé, le pauvre mont, il est défraîchi et ridé comme un visage de septuagénaire.

Ce n'est pas un mont cosu portant une fourrure de millionnaire; ses flancs sont à peine habillés d'une maigre parure de pins souffreteux. Le feu, en été, les ouragans, en automne, les tempêtes, en hiver, livrent de continuels assauts à ces êtres rachitiques, secs en naissant et dont la racine s'accroche désespérément aux anfractuosités des roches pour y puiser une nourriture problématique.

Le sommet porte une échancrure. L'on dirait de loin qu'une hache cyclopéenne a marqué d'une entaille profonde ce crâne de granit. Ce sommet est complètement dénudé: quel arbre, quel arbuste même, pourrait braver la tempête, là-haut, sur ce plateau granitique de cent cinquante pieds carrés, seul au milieu de l'espace?

Mais, au pied, quelle luxuriante végétation! Des érables vigoureux forment des dômes impénétrables. Oh! les joyeuses parties de sucre que nous avons faites au printemps! On y vient jusque de Montréal; on dirait que la sève nationale coule, là, plus généreuse qu'ailleurs.

Je vous l'ai dit, le Saint-Grégoire n'est pas un



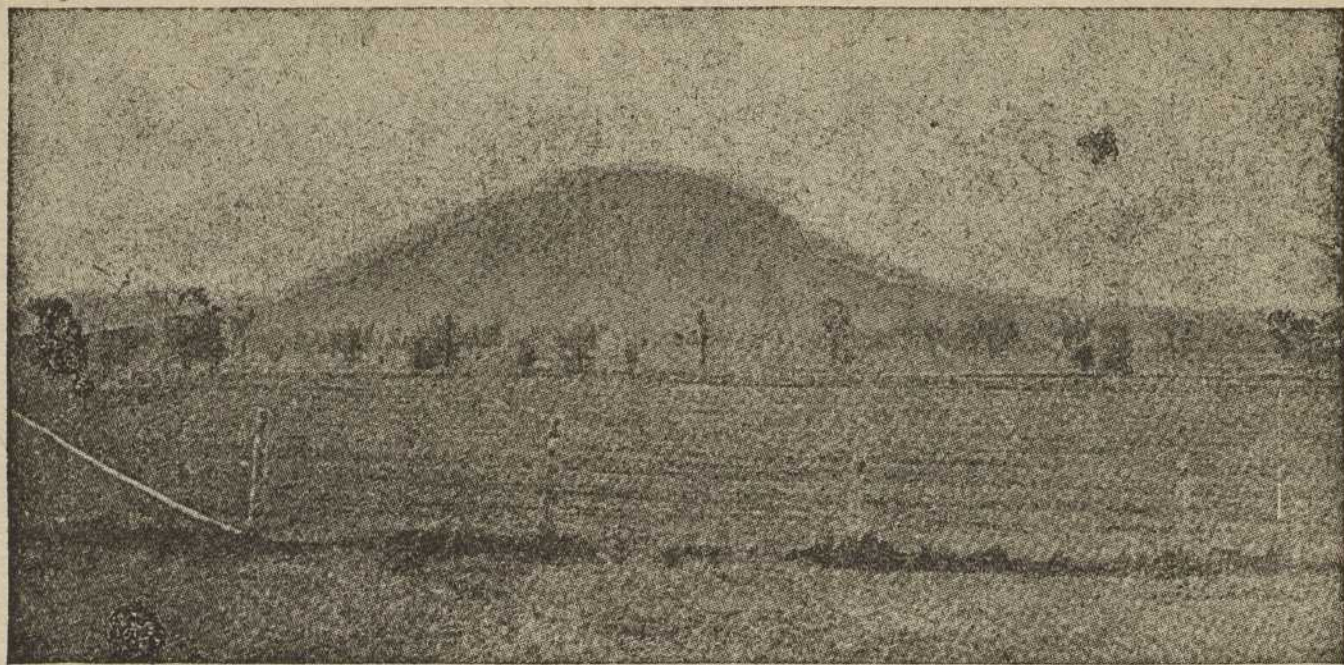
géant. Sa cime sourcilleuse ne menace point le ciel; il laisse aux nuâges tout l'espace nécessaire pour leurs évolutions. Mais comment décrire sa splendeur, le matin, lorsque les brumes de la nuit l'entourent encore d'un vêtement léger et que sa tête chenue, illuminée par les feux du soleil, se dresse étincelante dans le bleu du firmament! C'est alors, vraiment, qu'il est le phare de la plaine!

Il resplendit ainsi tout le jour. Au coucher du soleil, il s'enflamme, il rutille comme un immense lingot d'or, puis il pâlit, il se trouble, ses flancs prennent des teintes violettes, seule sa tête émerge encore de l'ombre pour saluer d'un dernier regard, là-bas, par-dessus l'horizon, l'astre déjà couché pour nous. Peu à peu, le crépuscule grimpe le long de ses pentes abruptes, le dernier rayon d'or s'éteint et, tel un fauve géant, le mont s'affaisse dans la nuit, pour y prendre son repos.

Son altitude?... Les gens d'à côté vous diront neuf cents pieds, les géographes corrigent et concèdent six cents. Je n'aurai pas le mauvais goût de réclamer contre la science de ces messieurs, bien qu'ils aient osé qualifier notre montagne de *Monticule*! Un monticule, le Saint-Grégoire?... Seul un géographicule peut avoir une idée aussi ridicule... j'allais dire inconvenante, si je n'avais voulu sacrifier un peu à l'amour de la rime. Un monticule, le Saint-Grégoire? en hauteur, peut-être, mais en beauté!...

Vous le voyez, je vous parle en connaisseur





Le mont Saint-Grégoire est un simple mamelon posé sur la plaine du Richelieu



de *notre* montagne. Ah ! c'est que nous lui avons rendu visite bien des fois, les jours de promenade, à marches forcées, ou les jours de pique-nique, alors que nous en faisons l'escalade comme apéritif, avant le dîner qui se prenait toujours à sa base, à l'ombre fraîche des érables et près d'une petite source chantante. Jamais encore, pourtant, nous n'avions vu, de là-haut, le soleil se lever sur les campagnes environnantes.

Ce plaisir allait être le nôtre, grâce à l'amabilité de Monsieur le Supérieur... et à notre sagesse philosophique. C'est là tout le secret des ordres et des recommandations ci-dessus mentionnés.

Ma dignité de chef de groupe me valait l'honneur de passer cette dernière nuit de collègue dans la cellule du préfet de discipline, parti le soir même, avec un groupe d'élèves, pour les Etats-Unis. Je reçus donc, avec la clef de la chambrette préfectorale, le fameux réveil.

Pauvre instrument ! Combien de fois n'a-t-il pas tinté aux oreilles de mon imagination, tant j'avais peur de ne pas répondre à son appel !

Je dormais à peine depuis quelques minutes, lorsque, tout à coup, brrr... je bondis sur lui et, selon la recommandation qui m'en a été faite, je l'enfouis dans la profondeur de mes couvertures, étonné qu'il ne continuât pas sa chanson... Mais alors, une sensation plutôt désagréable, au menton m'avertit de l'origine véritable de cette fausse alarme : car c'est une fausse alar-



me, il n'est pas encore minuit. Ce que j'avais pris pour le carillon du réveil n'était autre que le clairon de combat d'un moustique assoiffé et qui, venant d'arrêter sa fanfare, plongeait avec volupté son dard acéré dans ma peau, pour se gorger de mon sang.

Le temps de tuer la bestiole — pour lui apprendre à vivre — et, heureux de ma facile victoire, je me replongeais dans les bras de Morphée, bien décidé à rattraper le temps perdu.

Le malheur est que M. Moustique avait d'innombrables confrères, tous aussi assoiffés, tous aussi sanguinaires et tous aussi mal élevés que lui!... Aussi, de quart d'heure en quart d'heure, nouveaux coups de clairon, nouvelle méprise, nouvelle victoire!...

A vaincre sans péril, dit le poète, on triomphe sans gloire... mais non pas sans dépit. Je venais d'exterminer ma sixième ou septième bestiole, lorsque, exaspéré, je jurai de ne bouger ni plus ni moins qu'un terme, dussent tous les moustiques de France, de Navarre et du Richelieu, se donner rendez-vous sur mon épiderme.

Plein de cette héroïque résolution, j'enfonce la tête dans mon oreiller en invoquant la déesse du sommeil.

Tout à coup, brrr... les murs tremblent, le plafond gémit, les vitres résonnent: cette fois, c'est lui, le vrai, le gros moustique, celui que j'ai caché dix fois dans mes couvertures!... Une, deux!... et nous échangeons nos places, moi sur le



plancher, et lui dans mon lit, où il continue à ronfler quelques instants avant de s'endormir.

Un court circuit me permet d'atteindre et de réveiller tous mes compagnons de voyage sauf un, le plus lointain, celui que je dois secouer avec une ardeur proportionnelle au carré de la distance qui nous sépare.

Raymond couche, en effet, à l'extrémité de la maison, dans un ancien dortoir, maintenant réservé au personnel de service, mais où il est resté, lui, au grand soulagement du préfet de discipline, pour ronfler tout à son aise. C'est là qu'il faut aller le relancer.

Je pars. Après avoir descendu plusieurs escaliers, enfilé une demi-douzaine de couloirs, j'arrive au gîte. Il s'agit maintenant de repérer son lit. Avançons!... pan!... oh la la!... c'est mon front qui est entré en collision avec une colonne!... Il serait bon de mettre les freins pour traverser une région aussi dangereuse.

Tout à coup, je sens le pied d'un lit, plus de doute, c'est là!... Et aussitôt j'empoigne les couvertures que je secoue frénétiquement... mais voilà qu'un rugissement me répond :

—Cent quartiers de mille bombes!...

Arrière! arrière! je suis dans l'ancre du lion! Je recule épouvanté, pas assez vite cependant pour esquiver une magistrale gifle qui moulut, de mon visage, tout ce que la colonne en avait épargné.

Il n'y avait qu'à battre en retraite. C'est ce que je fis précipitamment, cachant ma honte



dans la nuit et mon épiderme endolori dans ma main droite, tandis que je dressai la gauche en avant, comme un bouclier protecteur.

Ce lieu était plein d'embûches et de mystères. Il s'agissait pourtant d'y découvrir mon trop illustre compagnon!...

J'entrepris donc une croisière à travers cette mer d'un nouveau genre qu'était l'appartement, mer hérissée de pieds de lits démontés et non encore évacués. A chaque nouvelle collision, mes pauvres orteils gémissaient lamentablement. Cette idée aussi de venir non muni de savates dans des parages inconnus et aussi dangereux!... Ah! je vous jure qu'à ce moment j'aurais fort bien laissé le soleil se lever tout seul et, avec lui, mon introuvable compagnon!

Clopin, clopant, saignant, geignant, j'arrive à l'extrémité de l'appartement, mais de Raymond, pas plus que dans le creux de ma main!...

Je fus sur le point de l'abandonner à son sort et à son lit. Pourtant le sens de la responsabilité!... Force me fut donc de revenir... vers l'ancre du lion.

Arrivé à une distance respectueuse et d'un ton plus respectueux encore, je demande:

—Où est Raymond?

—Là, là!

—Où, là?

—Mais, là, cent quartiers de mille bombes!

Je vous réponds que je n'en menais pas large, ne voyant aucun des cent quartiers de mille bombes dont il me menaçait, ni le geste énergi-



que qui, probablement, accompagnait ses imprécations; il aurait fallu m'approcher, mais une sensation encore douloureuse sur mon visage m'invitait à garder les distances.

—Tenez, je crois qu'il se lève!...

Je crois, je crois!... il s'agit bien de *je crois* alors qu'il faut être sûr!

J'allais donc entreprendre une nouvelle croisière, malgré les protestations indignées de mes orteils, lorsqu'un éclair jaillit d'une ampoule électrique et, dans le coin opposé à celui que je venais d'explorer, j'aperçus une vague forme étendue sur un lit. Elle bondit tout à coup, et Raymond m'apparut dans toute sa gloire matutinale, avec une longue robe de nuit blanche aux garnitures bleues et, sur sa tête, un immense bonnet de coton qu'il jeta en l'air en s'écriant:

—Hourra!... aujourd'hui on se lève, demain on dormira!...

Je partis d'un éclat de rire à cet enthousiasme inaccoutumé. Dans son antre, là-bas, le lion ricanait... Tirons un voile...

Toutes ces pérégrinations avaient singulièrement raccourci le temps destiné à ma toilette. Or, à cette lointaine époque, ma lèvre supérieure, mon menton et mes joues s'ombrageaient déjà d'un soupçon de duvet que je fauchais consciencieusement dans toutes les grandes circonstances. C'était un geste sacré des jours de fête et j'avais résolu de l'entreprendre ce matin-là. Je n'avais pas de temps à perdre, si je voulais mener à bonne fin l'opération.



J'enfilais donc, dans un sens inverse, tous les corridors, salles et escaliers par lesquels j'étais venu et, cinq minutes après, le savon moussait sur les accidents géographiques de mon visage.

—Toc, toc!

—(Va-t-en au diable!) Entrez!

C'est Ernest, l'homme pratique, celui qui n'a jamais manqué la chance, ni en récréation, ni en classe, ni ailleurs.

—Es-tu prêt?

—Non, tu le vois, je me rase.

—Et tu en as pour combien de temps?

—Un quart d'heure si tout va bien.

—Alors, je pars.

—Bon voyage, puisque tu es si pressé.

—Tu manqueras le train.

—Voyons, Ernest, la station est à trois minutes, il reste encore une grosse demi-heure, sans compter que les trains sont toujours en retard.

—Pas les trains-express.

—Même dans ce cas, nous attendrons; crois-tu qu'il sera intéressant de faire le pied de grue sur le quai?

—L'air est délicieusement frais, ce matin; adieu, mon cher, et bonne chance!...

J'eus beau lui expliquer qu'ayant commencé à me raser, je ne tenais nullement à passer pour un singe; rien n'y fit. Ernest referma la porte en me disant qu'il tenait encore moins à se lever tous les jours à deux heures du matin, après s'être couché à minuit.



Que faire?... Je me mis à promener avec fureur le rasoir sur les divers accidents géographiques de mon visage. Ce que j'en fis des boutonnières! Pour n'avoir pas voulu ressembler à un singe, j'étais devenu pareil à un écorché. Enfin, le dernier poil coupé, je déposai l'instrument de supplice, pour frictionner mes blessures avec de l'eau de Floride, ce qui eut pour résultat de me mettre le visage en feu. Oh! la joie des pique-niques!...

A la hâte, je remonte le réveil, je place la clef d'alarme à six heures, j'ouvre le petit guichet qui communique avec le dortoir, je pose l'instrument sur la tablette, afin que, le moment venu, il remplisse son office de *réveilleur*. A pas de loup, je sors du dortoir et me mets à dégringoler l'escalier quatre à quatre. A peine ai-je fait ainsi deux étages que j'entends un appel.

—Dring... dring...

Bon, voilà que j'ai mal placé l'aiguille du carillon et le réveil vient de tomber!... Tant pis, ils se réveilleront comme ils pourront ou ils ne se réveilleront pas du tout si cela leur plaît.

—Dring... dring...

Encore?... le réveil est-il détraqué ou suis-je devenu fou?...

—Dring... dring... dring... et, cette fois, avec un long prolongement. On eût dit un pauvre affamé, pendu à la sonnette d'une maison riche. J'ai compris, c'est le téléphone.

J'y cours, bien déterminé à envoyer promener le bipède qui se tient à l'autre bout du fil.



—Allô!...

—Allô! Le collègue?

—Oui!

—Qui est-ce qui parle?

—Ça ne vous regarde pas, qu'est-ce que vous voulez?

—Je vous dérange, peut-être?

—Oh! pas du tout. (S'il voyait la figure que je fais).

Tout à coup, je reconnais la voix d'Ernest qui, à l'autre bout du fil, rit à gorge déployée.

—C'est toi, vieille bête? Quelle idée de changer ta voix ainsi?

—Avoue que je t'ai fait peur.

—Non, mais tu me retardes.

—Au contraire, je t'avance. Je viens de prendre ton billet. Ainsi ne lambine pas dans la salle d'attente, file droit sur le quai. Tous les autres sont arrivés, il ne manque plus que toi.

—Ce brave Ernest! Je reconnais bien là ton sens pratique.

—C'est bon, c'est bon! Tu me diras cela tout à l'heure; pour le moment, dépêche-toi, car le monstre de fer déjà surgit à l'horizon. Et, tu sais, ce n'est pas la citation à laquelle tu penses, le train arrive réellement, je l'entends qui passe sur le pont. J'aurais beau me pendre à l'arrière, cela ne l'empêchera pas de partir sans toi, si tu n'es pas arrivé.

—Bon, je dégringole!...

Le temps de faire claquer quatre ou cinq portes, de déambuler, six par six, les marches de



l'escalier, d'enfoncer mon chapeau jusqu'aux oreilles et me voilà dehors, fuyant à travers les cours, sans même songer à la poésie de la nuit.

Rien ne sert de courir, dit le poète, il faut partir à point. Je m'élance sur le quai, juste à temps pour entendre le *conducteur* crier d'une voix de stentor :

—*All aboard!*...

Le train, qui s'est à peine arrêté, s'ébranle de nouveau. Je me précipite sur le dernier wagon.

—*Keep off! Keep off!*...

—Parlez donc français, criai-je au serre-frein, tout en le bousculant pour me hisser, malgré lui d'abord, avec son aide ensuite, sur la plate-forme-observatoire.

Quelques minutes après, j'avais rejoint mes compagnons qui, réunis dans un compartiment de fumeurs, avaient allumé une cigarette, ce fruit défendu des collèges.

J'étais épuisé. Je m'enfonçai voluptueusement dans les coussins du siège et bientôt le train m'emportait au pays des rêves!... Je voyais danser autour de moi, dans une sarabande, des moustiques en forme de réveils, des réveils qui se transformaient en moustiques et, dans un coin d'ombre...

—*Benedicamus Domino!*...

On venait de me secouer vivement et, ma foi, m'étant cru dans mon lit, j'avais lancé à pleins poumons la parole sacramentelle qui, chaque matin de l'année scolaire, m'avait tiré du portefeuille pour me jeter sur le plancher.



Nous étions arrivés à la station de Versailles.<sup>1</sup> A travers la portière, nous aperçûmes Jules qui nous attendait avec la carriole paternelle.

On saute à terre, on monte en voiture, on s'entasse. En route pour le Saint-Grégoire!

Mais, pour s'y rendre, il faut passer devant la maison paternelle de Jules. Tout le monde est levé pour nous saluer. Il faut déjeuner; les ascensions, paraît-il, ça vous creuse *sans bon sens*.

Comment résister à une si aimable invitation? Pourtant, l'aube paraît; il fait presque jour. Là-bas, à l'horizon, danse une lueur friponne.

—Bah! nous dit-on, la montagne est tout proche, la voiture vous y transportera en quelques minutes; vous y arriverez assez tôt quand même.

On entre, on s'attable, on parle, on rit, on mange, on boit. Voilà plus qu'il n'en faut pour laisser le temps passer et le soleil se lever. Bref, quand nous sortons, prêts à remonter en voiture, l'astre du jour nous sourit, narquois, au-dessus de la montagne!

—Pendons-nous, s'écrie Sylvestre, le soleil est levé et nous n'y étions pas.

Seul Ernest n'avait pas perdu son temps. Il avait pris place, à table, à côté de la sœur aînée de Jules. Lorsque nous nous levâmes, à la fin

---

(1) Versailles est une toute petite station entre Iberville et Farnham, sur le chemin de fer du Pacifique Canadien et qui n'a de commun que le nom avec le lieu célèbre où a été signé le trop fameux traité de paix qui a mis fin (?) à la grande guerre européenne de 1914-1918.



du déjeuner, son œil avait l'éclat brillant des amoureux.

—Toi, mon garçon, me dis-je en moi-même, ton soleil est levé!

C'est, en effet, en cette occasion qu'il rencontra la perle de ses rêves, celle qui porte aujourd'hui son nom et qui lui a fait la vie si douillette qu'à peine a-t-il senti passer le poids des ans. Quand je vous disais que ce garçon-là n'a jamais manqué la chance! Il est devenu notaire depuis et ne l'a pas volé!...

Inutile de courir après le soleil, puisqu'il était là — pas celui d'Ernest, mais le nôtre, celui de tout le monde.

Il nous restait cependant la consolation de l'escalade. La carriole de Jules nous transporta dans ce but au pied de la montagne.

J'ai dit *escalade* et non pas ascension, car véritablement nous prîmes le mont d'assaut.

Dénudé, rocailleux, escarpé, raviné, le mont Saint-Grégoire, tout petit qu'il est, veut se donner des airs d'inaccessible, de Rocheuse en miniature. Il faut avoir le pied montagnard pour l'*ascendre*, comme dit notre ami Dolsey, le fils de la verte Erin, plus familier avec les muses qu'avec le dictionnaire de l'Académie.

Dolsey n'était notre camarade de classe que depuis un an; il était venu terminer ses études au collège pour se perfectionner dans la langue française, dont les genres et les verbes renfermaient une inextricable chaîne de récifs et de pierres d'achoppement.



Né de parents protestants, il tenait à la Réforme par pitié filiale plus que par conviction. Il croyait. En quoi?... Il n'était lui-même pas bien fixé là-dessus. Son âme était un caravansérail où s'abritaient toutes les idées, justes ou fausses, et tous les sentiments généreux qui font la poésie de l'âme humaine.

Depuis, il a trouvé la paix avec la véritable foi, sans rien perdre pour cela de son enthousiasme poétique, et si je plaçais ici les syllabes véritables de son nom, vous reconnaîtriez une des plus fines plumes du journalisme anglais de Montréal.

Mais il s'agit bien de cela! Dolsey, mon ami, il faut *ascendre* le mont Saint-Grégoire et ce sera chose aussi difficile que de conjuguer un verbe ou de trouver le genre du mot porte.

Nulle part on ne rencontre, sur les flancs du Saint-Grégoire, de ces pentes douces qui vous cachent presque la montée; partout c'est le rocher abrupt à peine recouvert de mousse.

Pourtant, quelle luxuriante végétation de broussailles au pied du mont! Quels beaux érables, quels dômes de fraîche verdure où chantent les oiseaux!

C'est là que midi nous surprit en train de déguster un excellent dîner.

L'escalade avait été décidée pour après le repas.

Sylvestre prit son fusil, Dolsey une jumelle, Ernest un bidon plein d'eau, sorte de théière,



au moyen de laquelle il prétendait nous confectonner, là-haut, une tasse de thé chaud.

—Du thé ici? avait-il répondu, quand nous lui avions demandé ce complément du dîner, peuh! C'est là-haut que nous le boirons, face à l'immensité! En route!...

Et nous étions partis!

J'ai compris ce jour-là cette fièvre, d'importation européenne, que l'on nomme *l'alpinisme*. Nous grimpons comme des singes, nous suions comme des éponges et nous riions comme des fous.

Il ne fallait pas songer à s'accrocher aux plantes, aux arbustes, aux buissons; cela vous restait dans les mains comme si c'eût été posé seulement sur le rocher. On se hissait sur les genoux, tantôt tiré par celui qui précédait, tantôt poussé par celui qui suivait.

Parfois, même, des roches, glissant sous nos pieds, roulaient en bondissant sur la pente, au risque d'aller écraser quelque promeneur insoupçonné, dans le bas de la montagne. L'une d'elle passa si proche d'Ernest qu'elle faillit emporter, avec le bidon, l'espérance du thé. Le fusil de Sylvestre partit en accrochant une racine.

Enfin, nous fîmes toutes les imprudences et, s'il ne nous arriva pas malheur, c'est sans doute que tout un bataillon d'anges gardiens avait été mobilisé au service de la bande de jeunes écervelés que nous étions. Oh! jeunesse! Heureuse et lointaine jeunesse!...

Enfin, suants, écorchés, pantelants, nous ar-



rivâmes au sommet. Quel panorama s'offrit à nos yeux! Ah! certes, notre peine était bien récompensée!

A nos pieds s'étendait, sur un rayon de quarante milles, toute une campagne fertile, aux multiples cultures, jusqu'aux confins de l'horizon fermé par la silhouette des Alléghanys ou des Laurentides.

Vous vous seriez cru au sommet d'un gigantesque édifice dominant un carrefour d'où les chemins, bordés de maisons blanches, allaient droit devant eux, sûrs de trouver un village dont, en effet, le clocher d'argent perçait le vert des feuillages.

Cette rectitude impitoyable est peut-être un peu monotone. Mais l'esprit jouit de mettre un nom sur chaque localité, sur chaque accident du terrain. Les yeux ne cessent de contempler ces teintes variées: vert sombre des trèfles, vert pâle des prairies, vert émaillé de jaune des chanvres, jaune d'or des avoines qui ondulent à la brise comme les vagues de l'Océan.

—Oh! le *beautiful landscape*! s'écrie Dolsey, les yeux braqués dans sa jumelle.

Il était beau, en effet, ce tableau champêtre. Les troupeaux, un peu partout, l'agrémentaient d'une vie opulente.

La hauteur à pic de la montagne produisait une illusion curieuse: les troupeaux de vaches, dispersés dans les champs, semblaient être des troupeaux de moutons aux couleurs voyantes; des femmes lilliputiennes allaient de



l'un à l'autre pour la traite; au moyen de la longue-vue, nous distinguions assez bien leur visage sous la cape normande.

Le cadre n'était pas indigne du tableau. Là-bas, vers le couchant, bornant la zone des verdure, le Richelieu, long serpent aux écailles éblouissantes, s'échappait du lac Champlain, se tordait dans la plaine pour aller se perdre au nord, entre les monts Belœil et Saint-Bruno.

A l'extrême horizon, le Saint-Laurent faisait miroiter, lui aussi, un mince ruban d'acier, caché ça et là par la fumée des usines et les ombres imprécises qui marquent le site de Montréal.

A l'est, c'est d'abord Rougemont, dont la longue cime échancrée figure assez bien la croupe d'un cheval maigre, puis le Saint-Paul, plus sombre et mieux boisé; ensuite les monts Shefford qui appuient leurs contreforts aux Alleghany; enfin, au sud, ces sommets bleus qui se reflètent dans les eaux de la baie de Missisquoi, ce sont les montagnes du Vermont.

Nous nommions, l'une après l'autre, les paroisses dont le clocher nous indiquait le centre. Tout auprès, était Saint-Grégoire, caché dans la verdure de ses érables. La brise nous apporta un son de cloche.

—Un baptême, dit Sylvestre, qui déchargea son arme en l'honneur du nouveau-né.

Le bruit se répercuta dans les rochers de la montagne et fit lever un milan. D'un coup d'aile puissant, l'oiseau s'élança dans l'espace.



—Mauvais augure pour *le petite!* murmura Dolsey.

Très bon augure, au contraire, répliqua Sylvestre. C'est un génie qui vient de naître; regardez comme il plane. Ne dirait-on pas un aigle? Il est le roi des alentours.

En effet, il était le seul qui osât s'élever aussi haut; les autres, les petits voletaient plus bas. L'oiseau lui-même tient à la terre, il ne la quitte pas volontiers. Se poser sur la cime d'un arbre, la dépasser un peu, pour chasser les bestioles dont il se nourrit: voilà toute son ambition. Plus haut, le vertige le prend, il est terrestre, malgré ses ailes.

Notre milan tournait au nord; il était maintenant sur Sainte-Angèle, village sans ombrage et qui faisait rutiler au soleil le double ruban de sa route en béton et de sa voix ferrée.

Un son de cloche venait de là aussi. Julien, dont l'oreille était remarquablement fine, nous apprit que c'était le glas d'un mort. Curieuse coïncidence, qui caractérise bien la course incessante de la vie. Les générations se pressent et se succèdent sur la terre impassible. Heureux celui qui trouve une église pour le recevoir à son arrivée en ce monde et pour pleurer sur lui à son départ!...

—Quand vous aurez fini de vous écarquiller les yeux, vous viendrez boire le thé qui vous attend!

C'était la voix d'Ernest. Insensible aux charmes du *beautiful landscape*, il s'était mis, aus-



sitôt arrivé, à faire du feu; maintenant il versait, dans nos gobelets de nickel, un liquide jaunâtre parfumé.

Nous nous assîmes à l'ombre d'un pan de roche criblé de noms, de dates et de monogrammes. Dolsey nous fit constater que les plus anciens, lavés par la pluie, brûlés par le soleil, rongés par la mousse, disparaissaient peu à peu et qu'à certains endroits, de nouveaux noms étaient gravés sur des traces anciennes.

—Après cela, faites des serments éternels! dit Louis.

—Bois donc, bois donc, sentimental, cria Ernest, voyant que la conversation tournait au *spleen*. Il avait, lui, une raison toute spéciale d'être joyeux.

Le thé fut trouvé excellent, rien n'y manquait, pas même le sucre, que notre cuisinier avait apporté dans l'une de ses poches.

—Voilà qui est délicieux! déclara Sylvestre en humant sa coupe à petites gorgées. Décidément, mon cher, je t'invite à te lancer dans l'art culinaire: car, pour l'enthousiasme, tu n'en pincas pas gros! As-tu seulement donné un coup d'œil au panorama?

—Peuh! je sais tout cela par cœur. Je pourrais vous nommer, les yeux fermés, tous les villages qui nous entourent.

—Essaye un peu, fit Louis incrédule.

Ernest se leva et, dirigeant vers l'ouest un doigt de mathématicien, il commença imperturbablement.



—D'abord, là-bas, en face, sur les bords du Richelieu, voilà le patelin d'où nous sommes partis ce matin, Iberville et Saint-Jean; un peu en recul dans les brumes du sud, presque au bord de la baie Missisquoi, vous devinez Sainte-Anne de Sabrevois; à côté, dans ce fouillis d'arbres, c'est Saint-Georges d'Henryville; plus près, Versailles que vous voyez un peu et Farnham que vous ne voyez pas du tout; voici maintenant Rougemont, avec sa montagne couverte de pommiers; plus près encore...

—Mais quand donc as-tu vu tout cela?

—Vous vous imaginez que, pour admirer le paysage, il faut absolument le regarder comme de jeunes veaux qui sortent de l'étable pour la première fois et cabriolent en se battant les flancs de leur queue! Pour n'être point poète, on n'en a pas moins l'œil ouvert.

A ce moment, dans le lointain, un bruit naquit, un sifflement déchira l'air et, sortant d'une touffe d'érables, le train s'avança dans la plaine, semblable à une grosse chenille grisâtre qui se traîne sur le sol.

Nous nous levâmes précipitamment pour avancer jusqu'à l'extrême bord du plateau. La voie ferrée nous apparaissait à découvert tandis que le train continuait à hurler sa plainte avertissante.

Un mouchoir blanc s'agita à l'une des portières. Gédéon H., notre camarade des années précédentes, venait de terminer ses études au séminaire de Saint-Hyacinthe; il nous savait là



et donnait le signal convenu. Notre artilleur, Sylvestre, pointa son fusil vers le ciel et fit un feu de salve en guise de réponse. Le train accéléra sa marche, comme s'il eût été effrayé, en réalité, parce qu'il avait dépassé le tournant.

Le mouchoir continua à flotter, diminua peu à peu et finalement se confondit avec la masse indistincte et grise des wagons.

Le soir approchait; il était temps de songer à la descente. Elle s'opéra sans incident, par un petit sentier que nous n'avions pas vu tout d'abord. Il allait en spirale, de telle sorte qu'arrivés au pied, nous avions fait le tour de la montagne.

A mi-chemin, une source dans le roc nous fournit une eau claire et fraîche qui fut déclarée, en dépit des protestations d'Ernest, supérieure au thé.

—C'est un nectar, digne d'illustrer l'endroit et de le faire marquer sur la carte, affirma Sylvestre.

Quelques ouvriers travaillaient dans une carrière tout proche; ils répondirent complaisamment à nos questions. Le granit du Saint-Grégoire, à grain serré, est d'une beauté remarquable, mais sa dureté le rend difficile à travailler. Comme à notre époque il s'agit surtout d'aller vite, on lui préfère généralement les granits du Vermont, moins purs, moins brillants et moins bien veinés, mais moins durs aussi.

Qui sait? La montagne y gagnera peut-être



quelques siècles de sursis et ce sera tant mieux pour la poésie du paysage.

A six heures, nous étions de retour au campement. Gédéon y arrivait en même temps que nous. Malheureusement, les vaches nous avaient précédés.



A ce moment, dans le lointain, un sifflement déchira l'air et le train s'avança, semblable à une grosse chenille...

En notre absence, elles avaient fait main basse — si toutefois il peut être question de mains, en parlant de ces utiles ruminants — sur nos provisions. Le pain avait été mangé, le jambon léché, etc...

Nous étions consternés, car rien ne creuse l'estomac comme une excursion en montagne.



Heureusement, nous avions Ernest; il avait décidé de faire rendre gorge à nos pillardes.

Muni d'une touffe d'herbe odorante, la main tendue, l'air béatement hypocrite, il s'avancait vers l'un des ruminants dont le pis gonflé promettait une traite abondante.

—Viens! viens! disait la voix perfide.

La simple créature mordit au piège. Tandis qu'elle dévorait l'herbe tentatrice, Sylvestre, un genou à terre, faisait couler des ruisseaux de lait dans notre chaudière à thé.

Tout se serait tranquillement passé. Notre bête ne trouvait aucune objection à nous rendre en lait, ce qu'elle nous avait pris en pain. Malheureusement, nous avions compté sans la ménagère. Elle accourut, gesticulant comme un diable dans l'eau bénite.

—Eh bien! il ne faut pas vous gêner! on traite mes vaches à présent!...

—Ce sera moins de travail pour vous, la mère! cria Sylvestre.

Jules, qui la connaissait, alla vers elle. Une piastre qu'il lui glissa dans les mains la calma; une deuxième la rendit tout à fait accommodante. Non seulement elle nous permit de continuer la traite, mais encore, étant rentrée à la maison, elle en ressortit bientôt avec pain, beurre, crème, fruits, tout ce qu'il fallait enfin pour constituer le plus succulent des goûters.

Une demi-heure après, notre voiture roulait vers Saint-Grégoire et nous eûmes le plaisir, en



passant, de saluer une dernière fois la famille de Jules.

Chose inouïe, pour la première fois de sa vie, Ernest fut en retard. Il laissa partir la voiture seule et faillit manquer le train. Si j'avais douté, ce matin, du motif, je serais sûr ce soir.

L'avenir s'est chargé de confirmer mes prévisions.







## TABLE DES MATIÈRES

|                                 | PAGES |
|---------------------------------|-------|
| La Puce .....                   | 5     |
| Zozor .....                     | 25    |
| Le moulin de grand'père .....   | 43    |
| Le message de la morte .....    | 77    |
| Une excursion de vacances ..... | 98    |



Imprimé au Canada  
Printed in Canada







BNQ



000 504 949

## CATALOGUE BEAUCHEMIN

### COLLECTION DES VEILLÉES

L'enfant perdu et retrouvé,

par J.-B. Proulx.

Thérèse Gélinas,

par Eugène Nadeau, o.m.i.

Françaises d'Amérique,

par Corinne Rocheleau-Rouleau.

Les rêves des chasseurs,

par Marius Barbeau.

L'Ogre du Niagara,

par Maxine.

La fée des castors,

par Maxine.

Les Machabées de la Nouvelle-France,

par Joseph Marmette.

Les Contes du Richelieu,

par Eugène Achard.

George VI, roi du Canada,

par Eugène Achard.

Aux jardins du Richelieu,

par Eugène Achard.

Sur les chemins de l'Acadie,

par Eugène Achard.

La fée des érables,

par Eugène Achard.

Les contes de la forêt canadienne,

par Eugène Achard.